

Bonneau de Vizé, Jean  
La devineresse

PQ  
1794  
D66D4



# La devineresse.

1784.



LA  
DEVINERESSE  
O U

M<sup>ME</sup>. JOBIN,  
COMÉDIE.

EN CINQ ACTES,  
ET EN PROSE.

---

NOUVELLE ÉDITION.

---



A PARIS;

Chez PRAULT, Imprimeur du Roi; Quai  
des Augustins, à l'Immortalité;

---

M. DCC. LXXXIV.



## ACTEURS.

MADAME JOBIN, Devineresse.

DU CLOS, Affocié de Madame Jobin.

MONSIEUR GOSSELIN, Frere de Madame Jobin.

DAME FRANÇOISE, Vieille Servante de Mme. Jobin.

MATURINE, autre Servante de Mme. Jobin.

LA COMTESSE D'ASTRAGON, aimée du Marquis.

LE MARQUIS, Amant de la Comtesse, & aimé de Madame Noblet.

MADAME NOBLET.

MONSIEUR DE LA GIRAUDIERE.

LA MARQUISE, aimé du Chevalier.

LE CHEVALIER, Amant de la Marquise.

MADemoiselle DU BUISSON, Suivante de la Comtesse.

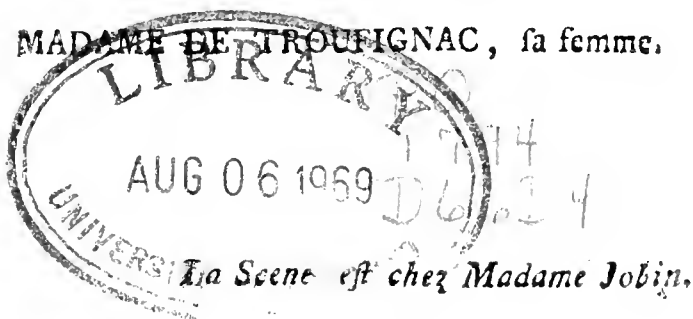
MONSIEUR GILET, Bourgeois de Paris.

MADAME DES ROCHES.

MADAME DE CLERIMONT.

MONSIEUR DE TROUFIGNAC, Gentilhomme Perigordin.

MADAME DE TROUFIGNAC, sa femme.





LA  
DEVINERESSE,  
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DU CLOS, MADAME JOBIN.

DU CLOS.

**L**A chose ne pouvoit tourner plus heureusement , & j'espère que nous mettrons enfin votre incrédule Mr. de la Giraudière à la raison. La précaution que vous eutes hier , de faire dire que vous étiez allée en Ville , quand il vint vous demander pour savoir ce que sont devenus ses pistolets , m'a donné le tems de les faire peindre , aussi-bien que la table du Cabinet où ils doivent être trouvés. J'ai fait plus , j'ai attrapé le portrait de ce Mr. de Valcreux qui a pris les pistolets , & qui ne les a pris que parce qu'il est persuadé que l'autre ne manquera pas à vous venir demander raison du prétendu vol. Le bon est qu'il croit avoir fait le coup si secrètement , que si vous le devinez , il vous croira la plus grande Sorcière du monde. Ainsi vous vous allez mettre en crédit auprès de l'un & de l'autre ; & cela , grâce à mon adresse & à mes soies , qui me donnent de bons espions par-tout.

Mr. JOBIN.

Hé ! Mr. du Clos , vous n'y perdez pas. Je vous paye bien , & depuis que je vous ai mis en part avec moi , vous n'êtes plus si...

Mon Dieu, ne parlons point de cela ! C'est assez que nous nous trouvions bien l'un de l'autre, & que le grand nombre de dupes qui vous viennent tous les jours établisse votre réputation de tous côtés.

Me. JOBIN.

Il n'y a que ce diable de la Giraudiere qui me décrie. Quoi que je lui aie dit des choses assez particulieres touchant le passé, & que je lui aie prédit l'avenir le plus juste que j'ai pu par rapport à son humeur, il ne se rend point, & soutient toujours que je ne sai rien.

DU CLOS.

C'est un impertinent ; car quoiqu'il ne se trompe pas, la vérité n'est pas toujours bonne à dire. Si vous n'êtes pas Sorciere, vous avez l'esprit de la paroître & c'est plus que si vous l'étiez en effet.

Me. JOBIN.

Maturine est admirable pour faire tomber les gens dans le panneau. Elle affecte un air innocent qui leur fait croire cent contes qu'elle invente pour les duper.

DU CLOS.

Je l'ai toujours dit, Maturine est un trésor. Mais je vous prie, comment va le mariage que la Dame jalouse veut empêcher ? Les trois cens louis qu'elle vous promet si son Amant n'épouse point la Comtesse d'Astragon, sont-ils bien comptés ?

Me. JOBIN.

Nous avons déjà assez attrapé de son argent pour nous tenir assurés du reste, si le mariage ne se fait pas. Les malheurs que j'en ai prédits à la Comtesse, qui est ma dupe depuis long-tems, l'en ont déjà dégoûtée. Elle doit revenir ici pour savoir l'effet d'un prétendu entretien que je dois avoir avec l'esprit familier que je lui ai dit qui m'instruit de tout ; & ce qu'il y a d'avantageux, c'est qu'elle me paye pour cela, comme la Dame jalouse me paye pour un charme qui empêche son Amant de se marier.

DU CLOS.

Eh ! vous n'êtes pas la seule qui preniez de l'argent des deux côtés. J'en fais qui n'en font aucun scrupule, & qui ne laissent pas de se dire gens de bien.

Me. JOBIN.

Ne nous mêlons point des autres, ne songeons qu'à nous. Avez-vous ici ce que vous faites peindre pour l'affaire des Pistolets ?

DU CLOS.

La Giraudiere n'a qu'à venir. Tout est prêt, comme je vous ai dit.

Me. JOBIN.

Allez. J'apperçois la Suivante de notre Comtesse.



## SCENE II.

Mlle. DU BUISSON, Mme. JOBIN.

Me. JOBIN.

Q'uy a-t-il, Mlle. du Buisson ?

Mlle. DU BUISSON.

Ah! Mme. Jobin me voilà toute effoufflée. Je suis vite accourue chez vous par la petite porte de derriere, pour vous dire que ma Maîtresse vient vous trouver.

Me. JOBIN.

Que rien ne vous embarrasse. Je suis préparée sur ce que j'ai à lui dire; & crédule comme je la connois, elle sera bien hardie, si elle se marie après cela.

Mlle. DU BUISSON.

Oui, mais vous ne savez pas que le Marquis qu'elle ne seroit pas fâchée d'épouser, vient avec elle vêtu en Laquais. Comme elle l'assure de consentir à le rendre heureux, s'il la peut convaincre que ce que vous débitez n'est que tromperie, il s'est résolu à ce déguisement, pour éprouver si votre Diable pourra vous en découvrir quelque chose. Tenez-vous sur vos gardes là-dessus.

Me. JOBIN.

Je suis ravi de savoir ce que vous m'apprenez. Fiez-vous à moi, rompons l'affaire, il y a cinquante pistoles pour vous.

Mlle. DU BUISSON.

Quand il n'y auroit rien à gagner pour moi, je crois servir ma maîtresse en travaillant contre le Marquis. Il me semble qu'elle ne sera point heureuse avec lui.

Me. JOBIN.

Est-il des maris qui puissent rendre une femme heureuse ? Il ne faut pas être plus grande Sorciere que moi pour dire une vérité en prédisant des malheurs à ceux qui ont l'entêtement de se marier.

Mlle. DU BUISSON.

Il se trouve de bons maris; il n'y a qu'à mettre le tems à les bien chercher.

Me. JOBIN.

C'est-à-dire que vous n'y renoncez pas.

Mlle. DU BUISSON.

Eh! je crois qu'un bon mari est quelque chose de bon.

Me. JOBIN.

Sans doute. Et notre Comtesse? Elle ne se défie point de notre commerce ?

Mlle. DU BUISSON.

Le moyen? Je lui ai toujours parlé contre vous. Je lui soutiens tous les jours qu'il n'y a que le hazard qui vous fasse quelquefois dire la vérité & quand pour me convaincre d'erreur, elle se propose les choses les plus particulières de sa

vie, qu'elle prétend que vous avez deviné, elle n'a garde de s'imaginer que c'est par moi que vous le savez. A propos, j'allois oublier de vous avertir, qu'après vous avoir parlé présentement à visage découvert, elle doit venir ici tantôt masquée. Je la dois accompagner, masquée comme elle. Je vous ferrerai la main, ou ferai quelque autre signe, afin que vous nous connoissiez. Ne manquez pas à lui prédire les mêmes malheurs.

Mc. JOBIN.

Je ferai la Sorciere comme il faudra. Qu'est-ce, Maturine?



### SCENE III.

MATURINE, Mc. JOBIN, Mlle. DU BUISSON.

**C**

MATURINE.

'Est votre Comtesse.

Mlle. DU BUISSON.

Je me sauve par la petite porte dérobée, & vous rendrai compte de tout ce que j'aurai entendu dire à son retour.

Mc. JOBIN.

Fais-là attendre ici, Maturine, & lui dis que je me suis enfermée pour quelque tems.

MATURINE, *seule*.

Je suis bien bête, mais il en est encor tems de bien plus bête quemoi. Combien de médisances ont fait tous les jours du Diable! On le fait se mêler de mille affaires, où il a bien moins de part que je n'y en ai.



### SCENE IV.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, *vêtu en Laquais*, *tenant la queue de la Comtesse*, MATURINE.

**Q**

LA COMTESSE.

Ue fait Mme. Jobin?

MATURINE.

Oh! Madame, il faut que vous attendiez un peu, s'il vous plaît.

LA COMTESSE.

Quelqu'un est-il avec elle?

MATURINE.

Non, mais elle s'est renfermée là-haut dans sa chambre noire. Elle a pris son grand Livre, s'est fait apporter un verre plein d'eau, & je pense que c'est pour vous qu'elle travaille.

LA COMTESSE.

J'aurai patience. Fais, je te prie, quand elle sortira, que je sois la première à qui elle parle.



## SCENE V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

**E**N vérité, Mr. le Marquis, je souffre beaucoup à vous voir dans cet équipage. Si quelqu'un venoit à vous découvrir, que diroit-on ?

LE MARQUIS.

Ne vous inquiétez point pour moi. Je me suis fait apporter en chaise à trois pas de chez Me. Jobin. Je vous ai joint à sa porte, & m'en retournant avec la même précaution, je ne cours aucun péril d'être vû. Il est vrai, Madame, que vous m'auriez épargné ce déguisement, si vous donniez moins dans les artifices de votre Devineresse, qui ne vous dit toutes les fadaïsses qui vous font peur, que pour attrapér votre argent.

LA COMTESSE.

Vous me croyez donc la Dupe ?

LE MARQUIS.

Est-ce que vous ne lui donnez rien ?

LA COMTESSE.

Il faut bien que chacun vive de son métier.

LE MARQUIS.

Le métier est beau de parler au Diable, selon vous s'entend, Madame ; car je ne suis pas persuadé que le Diable se communique aisément. A dire vrai, j'admire la plupart des femmes. Elles ont une délicatesse d'esprit admirable ; ce n'est qu'en les pratiquant qu'on en peut avoir, & elles ont le faible de courir tout ce qu'il y a de Devins.

LA COMTESSE.

Ce sont tous Fourbes ?

LE MARQUIS.

Fourbes de Professions, qui ne savent rien ; & qui éblouissent les crédules.

LA COMTESSE.

Mais, je vous prie, par quel intérêt Mme. Jobin me voudroit-elle empêcher de vous épouser !

LE MARQUIS.

Que fais-je moi ? j'ai quelque Rival caché qui me veut détruire, & je ne puis comprendre comment vous souffrez vous que votre Suivante, Mlle. Buiffon, ait plus de force d'esprit que vous. Elle vous dit tous les jours que vous venez consulter une Ignorante ; & si vous l'en vouliez croire, vous vous moqueriez de ses extravagantes prédictions.

LA COMTESSE.

Du Buiffon est une folle. Il m'est arrivé des choses qu'il n'y a qu'elle au monde qui sache, & Mme. Jobin nous les

8 *LA DEVI N E R E S S E*,  
à dites de point en point. Je ne fais après cela , comment  
du Buiffon peut-être incrédule.

*LE MARQUIS.*

Le hafard l'a pu faire rencontrer heureufement.

*LA COMTESSE.*

Enfin, M. le Marquis , vous croirez d'elle ce qu'il vous  
plaira. Je vous aime , & il n'y aura jamais que vous qui  
me puiffiez faire renoncer à l'état de Veuve : mais après les  
vérités qu'elle m'a dites cent fois , je la dois croire , & ne  
prétend point me rendre malheureufe en vous époufant.  
Vous voyez que je n'oublie rien de ce que je puis faire pour  
vous. Je l'ai priée d'examiner plus précifément de quel genre  
de malheur je fuis menacée , & fi c'eft une fatalité qu'on  
me puiffe vaincre. Ma réfolution dépend de ce qu'elle me  
dira , à moins que vous ne me faffiez connoître qu'elle eft  
une fourbe , & que tout ce qu'elle fait n'eft qu'artifice.

*LE MARQUIS.*

J'en viendrai à bout, Madame, & vous en allez avoir le  
plairir. Ne manquez point à lui demander de mes nouvel-  
les, je fuis sûr que fon Diable n'en fait point affez pour  
lui apprendre mon déguifément.

*LA COMTESSE.*

Il ne lui parle pas toujours quand elle veut , & elle a  
befoin quelquefois de plufieurs jours pour le conjurer.

*LE MARQUIS.*

Voilà l'adrefle. Elle prend du tems pour s'informer de  
ce qui lui eft inconnu , & elle vous dira que je me feral  
déguifé quand elle aura pû le découvrir. Et la Giraudiere  
qui vint chez vous hier au foir ! Croyez-vous qu'elle lui  
faffe retrouver fes piftolers ?

*LA COMTESSE.*

Pourquoi non ?

*LE MARQUIS.*

Il ne le croit pas , lui.

*LA COMTESSE.*

Quand elle ne lui dira point qui les a pris , je ne la croi-  
rai pas fourbe pour cela. ~~Est-elle~~ obligée de tout favoir ?  
Il me femble que c'eft bien affez qu'elle ne dife rien que  
de véritable.

*LE MARQUIS.*

Je me rends , Madame , & je crois préfentement Mme.  
Jobin la plus grande Magicienne qui fut jamais ; car à  
moins qu'elle ne vous eût donné quelque charme , vous  
n'entriez pas fi obftinément dans fon parti. Pour moi ,  
je ne fai plus ce qu'il faut faire pour vous détromper.

*LA COMTESSE.*

Ce qu'il faut faire ? Il faut me faire connoître que dans  
les chofes extraordinaires qu'elle fait , il n'y a rien de fur-  
naturel , & que je les pourrois faire moi-même , fi j'avois l'a-  
drefle d'éblouir les gens.

*LE*

LE MARQUIS.

C'est assez, je trouverai moyen de vous contenter.

LA COMTESSE.

Taisons-nous, elle descend, & je crois l'entendre.

~~SCENE V. MME. JOBIN, LA COMTESSE, LE MARQUIS.~~

## SCENE VI.

Mme. JOBIN, LA COMTESSE, LE MARQUIS.

Mme. JOBIN à Maturine.

**F**aites entrer ces Dames dans l'autre chambre, j'irai leur parler incontinent.

LA COMTESSE.

Hé bien ! ma chere Mme. Jobin, as-tu fait de ton mieux pour moi.

Mme. JOBIN.

Madame, vous ne songez pas que votre Laquais est-là. Sors, mon ami. Il faut qu'un Laquais demeure à la porte.

LA COMTESSE.

Laissez-le ici, je te prie. Quoique je me fie à toi, je mourrois de peur si j'étois seule, & il me faut toujours quelqu'un pour m'assurer.

Mme. JOBIN.

Que n'amenez-vous quelque Demoiselle ? J'en aimerois mieux dix qu'un seul Laquais. Ce sont de petits esprits qui jacent de tout ; & puis comme je fais pour vous ce que je ne fais presque pour personne, je n'aimerois pas qu'on dir dans le monde que je me mêle de plus que de regarder dans la main.

LA COMTESSE.

C'est un Laquais d'une fidélité éprouvée. Ne crains rien de lui. Qu'as-tu à me dire ? Je tremble que ce ne soit rien de bon. J'en serois au désespoir ; car je t'avoue que j'ai le cœur pris.

Mme. JOBIN.

Je n'ai pas besoin que vous me l'avouiez pour le savoir. Mais plus vous avez d'amour, plus cet amour vous doit engager, non-seulement à n'épouser pas un homme qui ne peut que vous rendre malheureuse, mais à lui conseiller de ne se marier jamais, car il n'y a rien que de funeste pour lui dans le mariage.

LA COMTESSE.

Que me dis-tu là ? Quoi les choses ne se peuvent détourner ?

Mme. JOBIN.

Non, hazardez si vous voulez, c'est votre affaire. Quand vous souffrirez, vous ne vous en prendrez point à moi.

LA COMTESSE.

Mais encor, explique-moi quelle sorte de malheur j'ai à redouter.

Mme. J O B I N.

Il est entièrement attaché à celui que vous aimez. S'il se marie ; il aimera sa femme si éperduement , qu'il en deviendra jaloux juiques dans l'excès.

L A C O M T E S S E.

La jalousie n'est point de son caractère.

Mme. J O B I N.

Il sera jaloux , vous dis-je , & si fortement , qu'il ne laissera aucun repos à sa femme. C'est là peu de chose , voici le fâcheux. Il tuera un homme puissant en ami qui trouvera un soir causant avec elle. On l'arrêtera , & il perdra la tête sur un échafaut.

L A C O M T E S S E.

Sur un échafaut : Cela est fait. Je ne l'épouserai jamais.

Mme. J O B I N.

Ce malheur ne lui est pas seulement infaillible en vous épousant , mais encor en épousant toute autre que vous. C'est à vous à l'en avertir , si vous l'aimez.

L A C O M T E S S E.

Il ne faut point qu'il songe à se marier. Sur un échafaut ! Quand il seroit le mari d'une autre , j'en mourrois de déplaisir. Mais tout ce que tu me dis est-il bien certain ?

Mme. J O B I N.

Je l'ai découvert par des conjurations que je n'avois jamais faites. J'en ai moi-même tremblé ; car il est quelquefois dangereux d'arracher les secrets de l'avenir ; mais je vous l'avois promis , & j'ai voulu tout faire pour vous.

L A C O M T E S S E.

Quel malheur pour moi de l'avoir aimé ! Je ne l'épouserai point , j'y suis résolue : Mais dis-moi , me pourrois-tu satisfaire sur une chose ? Je voudrois savoir ce qu'il fait présentement.

Mme. J O B I N.

Que gagnerois-je à vous dire ce que vous croiriez que je n'aurois deviné que par hasard ? Apparemment il ne fait d'extraordinaire , & il n'est pas difficile de s'imaginer ce qu'un homme fait tous les matins.

L A C O M T E S S E.

N'importe , cela me contentera , & je serai plus ferme à te croire , s'il demeure d'accord d'avoir fait ce que tu m'auras dit de lui.

Mme. J O B I N.

Seriez-vous femme à ne vous point effrayer :

L A C O M T E S S E.

Peut-être.

Mme. J O B I N.

Vous n'avez qu'à éloigner ce Laquais , vous verrez de vos propres yeux ce que fait présentement votre Amant. Mais ne tremblez pas , car celui que je ferai paroître d'abord est un peu terrible.

LA COMTESSE.

Comment ! Le Diable ! La seule pensée me fait mourir de frayeur.

Mme. JOBIN.

Il n'est point méchant , il ne faut qu'avoir un peu d'assurance.

LA COMTESSE.

Je vous remercie de votre Diable. Je ne voudrais pas le voir pour tout ce qu'il y a de plus précieux au monde.

Mme. JOBIN.

Je retourne donc dans ma chambre , & viendrai vous dire ce que j'aurai vu.

## SCENE VII.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

**E**H ! Madame , que ne l'engagiez-vous à faire paroître son Diable ? Elle vous auroit manqué de parole , ou je vous aurois fait connoître la tromperie.

LA COMTESSE.

Comment ? vous vous seriez résolu à le voir !

LE MARQUIS.

Affurément.

LA COMTESSE.

Mais elle vouloit qu'on vous mit dehors , & j'aurois été la seule qui l'aurois vu.

LE MARQUIS.

N'est-ce pas-là une conviction de la Fourbe ? Il ne lui faut que des femmes , & un Laquais même lui est suspect.

LA COMTESSE.

Vous pouvez garder votre esprit fort. J'aurai toujours de l'estime & de l'amitié pour vous ; mais vous avez beau m'accuser d'être trop crédule , je ne vous mettrai jamais en état de tuer un homme pour moi , ni d'avoir la tête coupée.

LE MARQUIS.

Est-il possible que vous donniez croyance à des contes ?

LA COMTESSE.

Vous n'êtes donc pas persuadé qu'elle m'a dit vrai ?

LE MARQUIS.

Point du tout. Elle a ses fins que je ne puis deviner , & je garderai ma tête long-tems , si elle ne tombe que par ses prédictions.

LA COMTESSE.

Au nom de tout l'amour que vous m'avez témoigné , ne vous mariez jamais.

LE MARQUIS.

Quelle prière !

LA COMTESSE.

Je le vois bien. Vous ne serez convaincu de ce qu'elle

sait, que quand vous aurez vu un homme mort à vos pieds. Du moins ce ne sera pas moi qui en serai cause.

LE MARQUIS.

Vous me feriez perdre patience. Je tuerai un homme; moi qui n'eus jamais envie de tuer, parce que votre Devineresse l'a prédit? Fadaïse, Madame, fadaïse. C'est une ignorante qui ne sait autre chose que tromper, & il est bien injuste que vous me rendiez malheureux, parce qu'elle vous dit des extravagances.

LA COMTESSE.

Il faut vous entendre dire, c'est une ignorante; mais si elle peut découvrir que vous vous êtes déguisé pour venir chez elle, que direz-vous?

LE MARQUIS.

Elle ne le découvrira point.

LA COMTESSE.

Je le crois; mais enfin si cela arrive, me promettez-vous de ne vous marier jamais?

LE MARQUIS.

Et si elle ne le découvre point, me promettez-vous de m'épouser?

LA COMTESSE.

C'est autre chose. L'Esprit familier qu'elle consulte n'est pas toujours en humeur de lui parler.

LE MARQUIS.

Elle a raison, Madame. Vous fermez les yeux, & elle est en droit de vous faire croire ce qu'il lui plaira.

LA COMTESSE.

Je vous l'ai dit dès l'abord. Montrez-moi qu'elle me fait croire des faussetés?

LE MARQUIS.

J'en viendrai à bout. Son Diable n'est peut-être pas si fin qu'on ne trouve moyen de l'attraper.

LA COMTESSE.

Mettez-vous plus loin. J'entends descendre quelqu'un.



## SCENE VIII.

Me. JOBIN, LA COMTESSE, LE MARQUIS.

Me. JOBIN.

J'ai d'étranges nouvelles à vous apprendre.

LA COMTESSE.

Quelles, je vous prie? ne me faites point languir.

Me. JOBIN.

J'ai vû votre Amant.

LA COMTESSE.

Hé bien?

Me. JOBIN.

Il faut qu'il ait quelque grand dessein, car il étoit vêtu à laquais, parlant d'action à une Dame.



LA COMTESSE.

Qu'est-ce que j'entends ! A une Dame ! Vêtu en Laquais !

Me. JOBIN.

Il vous le niera ; mais soutenez-lui fortement que cela est ; car il n'y a rien de plus certain.

LA COMTESSE.

Je vous crois. Vous ne m'avez jamais rien dit que de véritable.

Me. JOBIN.

Ils se parloient de côté en se regardant , & cela est cause que je n'ai pu distinguer les traits de l'un ni de l'autre.

LA COMTESSE.

C'en est assez , je ne vous demande rien davantage pour aujourd'hui. Je suis si troublée , que je ne fais pas trop bien ce que je vous dis.

Me. JOBIN.

Une autrefois , Madame , ne m'amenez plus de Laquais.

LA COMTESSE.

A demain le reste. Je n'ai pas la force de vous dire un mot.

## SCENE IX.

Me. JOBIN, DU CLOS.

Me. JOBIN.

**L**E coup en est porté la Comtesse fort toute interdite.

DU CLOS.

Je l'ai entendue de ce Cabinet. Continuez , je me trompe fort si les trois cens Pistoles ne sont à nous. Le voilà entièrement dégoûtée du mariage. Songeons seulement à nous tenir sur nos gardes ; car le Marquis enragé de ce quelle refuse de l'épouser , employera tout pour découvrir notre fourbe , & soit par lui , soit par quelques Intrépides qu'il enverra , vous aurez de puissans affants à soutenir.

Me. JOBIN.

Je m'en tirerai. Nous avons déjà fait d'autres merveilles.

## SCENE X.

Me. JOBIN, DU CLOS, MATURINE.

MATURINE.

**M** Adame , voilà une façon de Bourgeois qui vous demande.

DU CLOS.

Comment est-il fait ?

MATURINE.

Il est en manteau , vêtu de noir , de moyenne taille , un peu gros.

Je me remets dans ma niche. C'est assurément le Brave de volonté dont je vous parlois tantôt. Si c'est lui, je viendrai jouer ma Scene. Vous en ferez beaucoup mieux payée. (*Il fort.*)

Me. JOBIN.

Dis-lui qu'il monte, je l'attendrai. Dieu merci je ne manque pas d'exercice, & il me vient tous les jours de nouveaux chalans. Cependant je me trouve Sorciere à bon marché. Trois paroles prononcées au hasard en marmottant, sont mon plus grand charme, & les Enchantemens que je fais demandent plus de grimaces que de diablerie.

~~SCENE XI.~~

## SCENE XI.

Me. JOBIN, M. GILET.

**B**onjour, Madame, on dit que vous savez tout. Si cela est, vous connoissez ma Maîtresse.

Me. JOBIN.

De quoi s'agit-il ?

M. GILET.

Il s'agit qu'elle m'aimoit autrefois un peu. Je ne suis pas mal fait, non, & je lui disois de petites choses qui avoient bien de l'esprit.

Me. JOBIN.

Je n'en doute point.

M. GILET.

J'eusse bien voulu me marier avec elle ; mais depuis que certaines gens qui ont vu des Sieges & des Combats lui en content, vous diriez qu'elle a honte de me regarder. Je m'appergois bien qu'ils se moquent de moi avec elle, & j'ai quelquesfois de grandes tentations de me fâcher ; mais comme je n'ai jamais été à l'Armée, j'ai tant soit peu de crainte d'être battu, & cela est cause que je ne dis mot.

Me. JOBIN.

C'est être prudent. Mais que n'allez-vous faire une Campagne ? Vous seriez en droit de parler aussi haut qu'eux.

M. GILET.

Oui : mais...

Me. JOBIN.

J'entends vous n'avez point de courage.

M. GILET.

Pardonnez-moi, j'en ai autant qu'on en peut avoir. Quand quelqu'un m'a joué un tour, je suis des six mois sans lui parler, & j'ai le bruit de bien tenir mon courage.

Me. JOBIN.

Je le crois. Vous le tenez peut-être si bien, que vous ne le laissez jamais paroître.

M. GILET.

Je suis naturellement porté à la Guerre, & il ne se passe point de nuit que je ne me batte en dormant. Je fais des merveilles, & il n'y a pas encore trois jours que m'étant armé de pied en cap dans ma chambre, je fus charmé de ma mine martiale en me regardant dans un miroir. Je m'escrimai ensuite deux heures durant contre tous les personnages de la tapisserie, & je fens bien que je charmaillerois vertement contre des gens effectifs, mais il y a une petite difficulté qui m'arrête.

Me. JOBIN.

Quelle ?

M. GILET.

Un coup de canon ou de mousquet ne regarde point où il va, & blesse un homme de cœur comme un autre. Cela est impertinent, & je ne sache rien de plus fâcheux pour un brave.

Me. JOBIN.

A dire vrai, il n'y a point de plaisir à être blessé, & je ne saurois blâmer les gens qui ont peur de l'être.

M. GILET.

Vous voyez bien qu'avoir peur comme je l'ai, ce n'est point-là manquer de courage.

Me. JOBIN.

Au contraire, c'est être capable des grandes choses, que de prévoir le péril, mais comment vous guérir de cette peur ?

M. GILET.

N'avez-vous pas des secrets pour tout ?

Me. JOBIN.

Mais encor, que voudriez-vous qu'on fit pour vous ?

M. GILET.

Pas grand chose, & cela ne vous coûtera presque rien. Vous n'avez qu'à faire que jamais je ne puisse être blessé, & quand je ne craindrai rien, on verra que je serai brave comme quatre.

Me. JOBIN.

Oh ! cela ne va pas si vite que vous pensez. Jamais blessé !

M. GILET.

Mon Dieu, c'est une bagatelle pour vous.

Me. JOBIN.

J'ai quelques secrets, je vous l'avoue ; mais il y a de certaines choses difficiles...

M. GILET.

Difficiles ! Vous vous moquez. Combien voit-on de gens charmez à la guerre ! Sans cela seroient-ils si fols que d'aller présenter le ventre aux coups de mousquet ? Parlez franchement, Me. Jobin, il y en a bien de votre façon

Je ne vous déguise pas que j'ai des amis en ce Pays-là. Ils ne se sont pas mal trouvez de mon secret; mais comme il est rare, il coûte un peu cher.

M. G I L E T.

Ne vous inquiétez point pour l'argent. Je suis fils d'un ros Bourgeois qui a des pistoles par monceaux. Il s'appelle Christophe Gilet; & si par votre moyen j'avois pu mettre en crédit le nom des Gilets, fiez-vous à moi, je vous ferois riche.

Me. J O B I N.

Vous avez une physionomie qui m'empêche de vous refuser. J'ai ce qu'il vous faut. Mais au moins n'en parlez à qui que ce soit.

M. G I L E T.

Je n'ai garde. On croiroit que je n'aurois point de courage, quoique j'en aie autant qu'il m'en faut.

Me. J O B I N.

Hola! Qu'on m'apporte une de ces épées qui sont dans mon cabinet. Elle est enchantée. Il ne m'en restera plus que deux, & il me faut plus de six mois à les préparer.

M. G I L E T.

Et quand je l'aurai, ne faudra-t-il plus que j'aie de peur?

Me. J O B I N.

Si on vous dit quelque chose de fâcheux, vous n'aurez qu'à la tirer, & incontinent vous ferez fuir, ou desarmerez vos ennemis.

M. G I L E T.

La bonne affaire! Si cela est, je ne craindrai rien, & vous aurez de la gloire à m'avoir fait brave.

Me. J O B I N.

On ne parlera que de votre intrépidité. La voilà. Tenez, quand vous vous trouverez en occasion de daigner, mettez les quatre premiers doigts sur le dessus de la garde, & serrez le dessous avec le petit doigt. Tout le charme consiste en cela.

M. G I L E T.

Est-ce de cette façon qu'il faut qu'on la tienne?

Me. J O B I N.

Un peu plus vers le milieu. Serrez ferme: il ne se peut rien de mieux.

M. G I L E T, *allongeant avec l'épée nue.*

Ah! Vous voyez bien que je me suis exercé. Est-ce savoir allonger?

Me. J O B I N.

Quand vous ne seriez que frapper votre ennemi à la jambe, le coup iroit droit au cœur.

M. G I L E T.

Et vous m'assurez que je ne serai point tué?

Me.

Me. JOBIN.

Non , je vous garantis plein de vie , tant que vous tiendrez votre petit doigt de la manière que je vous l'ai montré. Mettez-la à votre côté. Vous prendrez un habit sans manteau , quand vous serez retourné chez vous.

M. GILET.

Oh ! Il ne tiendra pas à l'habit qu'on ne me craigne.

## SCENE XII.

Me. JOBIN , M. GILET , DU CLOS.

Me. JOBIN.

**O**u allez-vous , Monsieur ! On ne monte point ici sans faire avertir.

DU CLOS.

J'ai à vous parler.

Me. JOBIN.

Et moi je ne suis pas en humeur de vous entendre.

DU CLOS.

Je suis pressé , & il faut que je vous parle présentement. Monsieur n'a qu'à sortir , s'il lui plaît.

M. GILET.

Il ne me plaît pas , moi. *bas.* Il me semble que j'ai un peu de peur.

DU CLOS.

Je le trouve drôle avec son épée & son manteau.

Me. JOBIN , à M. Gilet.

Ne prenez pas garde...

DU CLOS.

Mou petit bourgeois , savez-vous que je vous ferez sauter la montée ?

M. GILET.

Peut-être. *bas.* Courage , Gilet , courage.

Me. JOBIN.

Mais j'ai nn affaire à vuider avec Monsieur.

DU CLOS.

Je m'en moque.

M. GILET.

Si je n'étois plus sage que vous.

DU CLOS.

Comment ?

Me. JOBIN , à du Clos.

Point de bruit. Entrons là-dedans , Monsieur voudra bien attendre.

DU CLOS.

Non , je veux rester ici , & si ce visage de Courtaut ne sort tout-à-l'heure , je m'en vais le jeter par les fenêtres.

M. GILET.

Si je m'échauffe... *bas.* Epée enchantée , je me recommande à toi.

Que dis-tu entre tes dents ?

M. GILET.

Ce qu'il me plaît.

DU CLOS, *lui donnant un soufflet.*

Ce qu'il te plaît ?

M. GILET, *bas.*

Ne te laisse pas insulter, Gilet.

DU CLOS.

Je pense que tu veux mettre l'épée à la main !

M. GILET, *bas.*

Ferme. Le petit doigt sous la garde.

Me. JOBIN, *à M. Gilet.*

Eh ! Monsieur, vous m'allez perdre. Faites-lui grace ; je vous en prie.

M. GILET.

Non, il faut... Poltron, tu recules. Voilà ton épée qui tombe. Tu vois, je t'ai défarmé, & il ne tient qu'à moi de te tuer.

Me. JOBIN.

Ne le faites pas. Vous l'avez vaincu ; c'est assez de gloire pour vous.

DU CLOS.

J'enrage. Mon épée m'échaper des mains.

M. GILET.

Laveux-tu reprendre ? Je ne crains rien moi, & je suis tout prêt à recommencer.

Mme. JOBIN.

Non pas, s'il vous plaît. Donnez-moi l'épée, je vous la rendrai après que Monsieur sera parti.

Mr. GILET.

Qu'il revienne donc, car je veux qu'il forte dans le même instant.]

DU CLOS.

Adieu, nous nous reverrons.

Mr. GILET.


Quand tu voudras ; mais je t'avertis que si je te fange le moindre coup, il ira droit au milieu du cœur.



## SCENE XIII.

Mr. GILET ET Mme. JOBIN.

Mr. GILET.

 Ue je suis heureux ! Mon Epée, ma chere Epée, il faut que je te baise & rebaise.

Mme. JOBIN.

Etes-vous content de moi ?

Mr. GILET.

Si je le suis, Mme. Jobin ? Vous êtes la reine des fem :

mies. Voilà ma bourse , prenez ce qu'il vous plaira ; je ne vous saurois trop bien payer.

Mme. J O B I N.

Je ne cherche qu'à obliger les honnêtes gens , & je n'ai jamais rançonné personne. Vous agissez si franchement avec moi , que trente louis me suffiront. Je ne veux rien de vous davantage.

Mr. G I L E T.

Trente louis ! En voilà quarante en dix belles pièces ; j'en aurois donné volontiers deux cens. Quand on m'a rendu un service , je n'ai jamais de regret à l'argent.

Mme. J O B I N.

Je suis fâchée que vous ayez reçu un soufflet , mais...

Mr. G I L E T.

Cela n'est rien , & puis ce n'est point la faute de l'épée. Je vois bien que si je l'eusse tirée plutôt , on ne m'auroit point donné le soufflet.

Mme. J O B I N.

Affurément.

Mr. G I L E T.

Comme je vais tenir tête à mes petits Messieurs les fanfarons qui se mêlent de me railler !

Mme. J O B I N.

Ecoutez , Mr. Gilet , si vous m'en croyez , vous ne tirerez point l'épée ici. Outre que ce seroit une nouveauté qui donneroit lieu de soupçonner quelque chose , vous ne manquerez point à tuer quelqu'un , & un homme tué met les gens en peine.

M. G I L E T.

Vous avez raison.

Mme. J O B I N.

Il vaut mieux que vous alliez à l'armée. Vous tuerez là autant d'ennemis que vous voudrez ; & comme les belles actions sont aisées à faire quand on ne court aucun risque , dès votre première campagne vous pouvez devenir Maître de Camp.

Mr. G I L E T.

Maître de Camp !

Mme. J O B I N.

La fortune est belle.

Mr. G I L E T.

Je n'en serai point ingrat. Comment ? On verroit le nom de Gilet dans la gazette. Que de joie pour mon bon homme de pere ! Je cours trouver mon tailleur. Il a toujours des habits tous prêts , & je brûle de me voir en brave.

Mme. J O B I N.

Vous paroissez un vrai Mars.

Mr. G I L E T.

Je le crois , mais voici un homme qui entre bien brusquement. Voulez-vous que je le fasse sortir ?

## SCENE XIV.

Mme. JOBIN, LA GIRAUDIERE, Mr. GILET.

**M** LA GIRAUDIERE.  
E faire sortir, moi ?

Mr. GILET.

Hé !

LA GIRAUDIERE.

Comment, hé ? Quelle figure est cela ?

Mr. GILET, *touchant son épée.*

Figure ! Si l'épée joue son jeu...

Mme. JOBIN à Mr. Gilet.

Sortez. Voulez-vous le tuer sans qu'il se défende ? Vous savez qu'il lui est impossible de vous résister.

M. GILET.

A l'armée ! Maître de Camp ! Serviteur.

## SCENE XV.

LA GIRAUDIERE, Mme. JOBIN.

**J** LA GIRAUDIERE.  
Ouez-vous ici la Comédie ?

Mme. JOBIN.

C'est un fou qui m'étourdit il y a une heure de ses visions. Mais je vous prie, que venez-vous faire chez moi ? Je suis toute surprise de vous y voir.

LA GIRAUDIERE.

J'ai une chose à vous demander.

Mme. JOBIN.

A moi ? A une ignorante ? Vous savez bien que je ne sçai rien, &amp; vous le dites par tout.

LA GIRAUDIERE.

Si vous me parlez juste sur un vol qui m'a été fait depuis deux jours, je vous promets de ne dire jamais que du bien de vous.

Mme. JOBIN.

On vous a donc volé quelque chose ?

LA GIRAUDIERE.

Oui, une paire de Pistolets, qui sont les meilleurs du monde, &amp; que je voudrois avoir rachetés le double de ce qu'ils m'ont coûté. Faites-les moi trouver ; je suis à jamais de vos amis.

Mme. JOBIN.

Moi ? Je ne suis point assez habile pour faire retrouver les choses perdues.

LA GIRAUDIERE.

Mes Pistolets je vous en conjure.



Mme. JOBIN.

Comment pourrois-je vous dire où ils sont ? Je me mêle de la bonne aventure, comme beaucoup d'autres, qui sont aussi ignorantes que moi, mais faire retrouver des pistolets !

LA GIRAUDIERE.

Voulez-vous être toujours en colere ?

Mme. JOBIN.

Vous le mériteriez bien. Qu'on m'apporte un bassin plein d'eau. Un verre me suffiroit, mais je veux que vous voyez vous-même les choses distinctement ; & afin que vous ne croyez pas que j'aye aucun intérêt à vous éblouir, je vous déclare que je ne veux point de votre argent.

LA GIRAUDIERE.

Je sçai comme il faudra que j'en use...

Mme. JOBIN.

Voici ce qu'il faut, *bas à Maturine*. Est-on là tout prêt.

MATURINE *bas*.

Parlez hardiment, rien ne manquera.

Mme. JOBIN.

Approchez. Regardez dans ce bassin. Ne voyez-vous rien ?

LA GIRAUDIERE.

Non.

Mme. JOBIN.

Pensez-vous de la maniere que je fais, & regardez fixement sans détourner les yeux du bassin. Ne voyez-vous rien ?

LA GIRAUDIERE.

Rien du tout.

Mme. JOBIN.

Rien du tout ? Il faut donc que vous ne regardiez pas bien, car je vois quelque chose moi.

LA GIRAUDIERE.

Vous voyez ce qu'il vous plaît, mais cependant c'est moi qui doit voir.

( *On laisse tomber un zigzag du haut du plancher qui tient une toile sur laquelle sont peints deux pistolets sur une table.* ) Ah ! je commence. Oui, je vois mes pistolets, ils sont sur la table d'un cabinet, où il me semble avoir quelquefois entré. Je... je ne vois plus rien ! Où diable faut-il que je les aille chercher ? Je ne puis me remettre le cabinet.

Mme. JOBIN.

Il me semble que j'ai assez fait pour vous, de vous faire voir le lieu où vous trouverez vos pistolets.

LA GIRAUDIERE.

J'aimerois bien mieux que vous m'eussiez fait voir le Voileur. Je ne serois point en peine de les retirer.

Mme. JOBIN.

J'ai commencé, & il ne faut pas faire les choses à demi pour vous. Regardez encore dans le bassin ; mais n'en dé-

12 *LA DEVINERESSE;*  
tournez pas la tête, car la figure de celui qui a pris vos pistolets n'y paroîtra qu'un moment. Que voyez-vous?

*LA GIRAUDIERE.*

Rien encore.

( *Le même zigzag fait voir un portrait.* )

Ah ! je vois. , c'est Valcreux, un de mes plus intimes amis. Je lui cachai une épée il y a quelque temps, il a voulu à son tour me faire chercher mes pistolets. Je cours chez lui.

Mme. J O B I N.

Vous y pouvez aller en toute assurance. L'épreuve que je viens de faire n'a jamais manqué.

*LA GIRAUDIERE.*

Vous ne perdrez rien à ce que vous aurez fait pour moi. J'ai du crédit, & ce ne vous fera pas peu de chose d'avoir converti un incrédule de mon caractère.

*La Giraudiere sort.*

Mme. J O B I N à *Maturine.*

Voilà qui va bien. Il semble à demi gagné, & s'il peut une fois l'être tout-à-fait, il voit la Comtesse, & je ne doute point que ce qu'il lui dira de l'incident du bassin, ne la confirme dans l'entêtement où elle est de mon prétendu sçavoir. Tandis que j'ai un moment à moi, il faut aller donner ordre à ce qui doit éblouir les autres dupes qu'on m'a promis de m'amener aujourd'hui.

*Fin du premier Acte.*



## A C T E II.



### S C E N E P R E M I E R E.

[Me. J O B I N, N O B L E T.

J Me. J O B I N.

Je vous suis bien obligée Madame, de toutes vos libéralités. Je me sens portée d'inclination à vous servir, & quand...

Me. N O B L E T.

Non, Me. Jobin, ce que je viens de vous donner ne fera compté à rien, & les trois cens louis ne vous en feront pas moins payés, si le mariage que je vous ai prié de rompre, ne se fait point.

Me. J O B I N.

J'ai travaillé de tout mon pouvoir.

Me. N O B L E T.

J'en suis convaincue. J'ai de fideles espions chez le Marquis. Ils m'ont dit que la Comtesse lui a déclaré qu'elle

ne l'épouserait jamais , & je vois bien que c'est-là l'effet du charme que vous m'aviez promis d'employer.

Me. J O B I N .

Il est bien fort , & s'il peut le vaincre , il faut que son Etoile ait bien du pouvoir.

Me. N O B L E T .

Que ce commencement me donne déjà de joie ! Je ne me sens pas ; & si j'empêche le Marquis de se marier , je me tiendrai la plus heureuse femme du monde.

Me. J O B I N .

Je vous l'ai promis. Vous serez contente.

Me. N O B L E T .

En vérité , Me. Jobin , il y va de votre intérêt de m'obliger. Vous m'avez assurée il y a long-tems que mon vieux mari mourrait avant qu'il fût peu. Le Marquis m'a trouvé de l'esprit , & quelque mérite : j'ai pris plaisir à le voir ; je l'ai aimé sans lui en rien dire , parce que j'ai crû être bientôt en état de disposer de ma personne , & vous êtes la seule cause de cet amour. Il s'est rendu si puissant , que la perte du Marquis seroit pour moi le plus cruel de tous les malheurs. Le mariage de la Comtesse accommode ses affaires ; & quand il m'en parle , il me fieroit mal de lui faire voir que je suis jalouse , puisque mon bonhomme vivant toujours , il n'y a aucune prétention qui me soit permise ; mais enfin , sur ce que vous m'avez dit bien des fois , je me flatte de jour en jour qu'il mourra ; & dans la pensée que le Marquis n'aura aucune répugnance à m'épouser , je ne puis souffrir qu'il pense à une autre. Rompez ce malheur , je vous en prie. Il y va de ce que je puis avoir de plus cher , & puisqu'il y va de tout mon repos. Comme il ne me croit que son amie , il ne me soupçonne pas d'agir contre lui.

Mme. J O B I N .

Il n'a garde de vous soupçonner. Quel intérêt croiroit-il que vous y prissiez ? Votre vieux Grison ne décampe point. Cependant vous pouvez être son amante en tout honneur , car je vous reponds du veuvage dans quelques mois.

Mme. N O B L E T .

C'est pour cela. Nous n'avons qu'un peu de tems à gagner. Je me tiens sûr qu'il me préféreroit à toute autre ; mais il n'y a pas moyen de s'expliquer avant que d'être veuve.

Mme. J O B I N .

Dormez en repos. Je prends l'affaire sur moi , tôt ou tard je la ferai réussir.

Mme. N O B L E T .

N'épargne rien , je te prie , ma chere Mme. Jobin ? je n'aurai point de fortune qui ne soit à toi ?

Mme. J O B I N .

Mon Dieu , ce n'est point par intérêt. Quand une femme a eu quelque tems l'incommodité d'un vieux Barbon , il est bien juste de lui aider à la marier selon son cœur.

Adieu, quelqu'un entre; nous en dirons davantage la première fois.



## SCENE II.

Mme. JOBIN, Mr. GOSSELIN.

**Q**ue demandez-vous; Monsieur! Mais que vois-je? Est-ce que mes yeux me trompent? Non. Quoi, mon frère, après dix années d'absence...

Mr. GOSSELIN.

Ne m'approche pas, tu m'étoufferois peut-être en m'embrassant, ou tu me ferois entrer quelque Démon dans le corps.

Mme. JOBIN.

Un Démon, moi?

Mr. GOSSELIN.

Tu en sçais bien d'autres.

Mme. JOBIN.

Me voilà en bonne réputation auprès de vous; mais encor, qui vous a donné cette pensée?

Mr. GOSSELIN.

Qui me l'a donnée? Tous ceux qui ont été ici seulement deux jours, & qui reviennent ensuite au Pays. On n'y parle d'autre chose que des diableries dont tu te mêles, & on ne veut plus me laisser Procureur Fiscal, parce qu'on dit que je suis le frère d'une Sorcière.

Mme. JOBIN.

Nous vuiderons cet article. Laissez-moi cependant vous embrasser.

Mr. GOSSELIN.

Ne m'embrasse pas, te dis-je; je ne veux non plus de toi que du diable, à moins que tu ne renonces à toutes tes Sorcelleries. C'est de quoi je me suis chargé de te prier au nom d'une famille que tu deshonoré.

Mme. JOBIN.

Que vous êtes un pauvre homme!

Mr. GOSSELIN.

Tu devines bien, je suis un pauvre homme. J'ai des Procès qui me ruinent, & je suis venu à Paris en poursuivre un qui peut-être me mettra à la besace.

Mme. JOBIN.

Hé bien, mon frère, il faut faire solliciter pour vous; j'ai de bons amis.

Mr. GOSSELIN.

Je n'ai que faire de toi, ni de tes amis.

Mme. JOBIN.

Voilà comme font la plupart des hommes. Ils donnent dans

dans toutes les sottises qu'on leur débite , & quand une fois ils se sont laissez prévenir , rien n'est plus capable de les déromper. Voyez-vous , mon frere , Paris est le lieu du monde où il y a le plus de gens d'esprit , & où il y a aussi le plus de Duper. Les Sorcelleries dont on m'accuse , & d'autres choses qui paroïtroient encore plus surnaturelles , ne veulent qu'une imagination vive pour les inventer , & de l'adresse pour s'en bien servir. C'est par ell s que l'on a croyance en nous. Cependant la Mage & les Diabls n'y ont nulle part. L'effroi où sont ceux à qui on fait voir ces sortes de choses , les aveugle assez pour les empêcher de voir qu'on les trompe. Quand à ce qu'on vous aura dit que je ne mêle de deviner , c'est un Art dont mille gens qui se livrent tous les jours entre nos mains , nous facilitent les connoissances. D'ailleurs , le hasard fait la plus grande partie du succès dans ce métier. Il ne faut que de la présence d'esprit , de la hardiesse , de l'intrigue savoir le monde , avoir des gens dans les maisons , tenir registre des incidents arrivés , s'informer des commerces d'amourettes , & dire sur-tout quantité de choses quand on vous vient consulter. Il y en a toujours quelqu'une de véritable , & il n'en faut quelquefois que deux ou trois dites ainsi par hasard , pour vous mettre en vogue. Après cela , vous avez beau dire que vous ne savez rien , on ne vous croit pas , & bien ou mal on vous fait parler. Il se peut faire qu'il y en ait d'autres qui se mêlent de plus que je ne vous dis ; mais pour moi , tout ce que je fais est fort innocent. Je n'en veux à la vie de personne ; au contraire je fais du plaisir à tout le monde , & comme chacun veut être flaté , je ne dis jamais que ce qui doit plaire. Voyez , mon frere , si c'est être sorciere qu'avoir de l'esprit , & si vous me conseilleriez de renoncer à une fortune qui me met en pouvoir de vous être utile.

Mr. G O S S E L I N.

Tu as bonne langue , & à l'entendre , il n'y a point de diablerie dans ton fait , mais je crains bien...

Mme. J O B I N.

Ecoutez , mon frere , n'en croyez que vous. Demeurez seulement un jour avec moi , & vos yeux vous éclairciront de la vérité. Vous en allez même avoir le plaisir tout présentement. Cachez-vous.



### S C E N E I I I.

Mme. J O B I N , LA P A Y S A N E.

LA P A Y S A N E.

**B** On jour , Madame. Est-ce vous qui savez tout , & qui s'appelle Mme. Jobin ?

Mme. JOBIN.

Oui, ma mie, c'est moi.

LA PAYSANE.

Je vous prie, Madame, de me donner vite ce que je vous viens demander. Car il faut que je m'en retourne trouver ma tante qui m'attend chez son mari qui sert chez une des plus grande Marquise de la Cour. Je lui ai dit que j'allois voir ma cousine qui nourrit un enfant dans ce quartier, & je suis viteement accourue ici.

Mme. JOBIN.

Hé bien, qu'est ce que vous voulez?

LA PAYSANE.

Ce que je veux?

Mme. JOBIN.

Oui.

LA PAYSANE.

Oh! me v'la bien chanceuse. Parce que suis Villageoise, vous ne voulez rien faire pour moi.

Mme. JOBIN.

Non, ma mie, je ferois autant pour vous que je ferois pour une Princesse.

LA PAYSANE.

Faites-le donc je vous prie.

Mme. JOBIN.

Vous ne m'avez pas dit ce que vous voulez.

LA PAYSANE.

Je voi bien qu'on m'a trompée. Je croyois que c'étoit à Madame Jobin à qui je parlois.

Mme. JOBIN.

Je suis Mme. Jobin.

LA PAYSANE.

Vous n'êtes donc point celle qui devine?

Mme. JOBIN.

Je suis celle qui devine.

LA PAYSANE.

Si vous l'étiez, vous auriez déjà deviné ce que je veux. Car voyez-vous, la Mme. Jobin que je veux dire, al devine tout. J'ai vu quelquefois de bien grands Dames chez le Seigneur de notre Village, & comme je suis curieuse, je venois écouter ce qu'ils disoient, & ils disoient que vous deviniez tout.

Mme. JOBIN.

Ils disoient vrai. Il n'y a rien que je ne devine.

LA PAYSANE.

Que ne devinez-vous donc pour moi? Je ne vous demande pas ça pour rien, & vous êtes assurée que je vous payerai; car comme vous savez tout, vous savez bien que quelqu'un m'a donné de l'argent sans l'avoir dit à ma mere.

Mme. JOBIN.

Eh! oui, oui, je le sai bien, & que ce quelqu'un-là vous aime,

L A P A Y S A N E.

Ah ! vous avez deviné , & puisque vous le savez , vous savez le reste.

Mme. J O B I N.

Oui , je sai le reste , & que vous aimez ce quelqu'un.

L A P A Y S A N E.

Est-ce qu'il ne faut pas l'aimer , puisqu'il m'aime. il me le dit tous les jours plus de cent fois ! Il se lamente , il fait de grands soupirs , & dit qu'il mourra si je lui donne mon amitié ; & comme il est un fort beau jeune Monsieur , je ne voudrais pas être cause de sa mort.

Mme. J O B I N.

Il y auroit de la cruauté. Mais que faites-vous pour l'empêcher de mourir !

L A P A Y S A N E.

Eh ! je lui dis que je l'aime.

Mme. J O B I N.

Et ne faites-vous rien davantage ?

L A P A Y S A N E.

Dame , il n'y a encor que deux jours que je lui ai dit , car je voulois savoir s'il m'aimoit de bon cœur ; mais quand je lui dis ça , il est si aise , si aise.

Mme. J O B I N.

Je le crois. Il vous trouve bien gentille ?

L A P A Y S A N E.

Oh oui. Il m'appelle sa petite bouchonne , & me dit tant de jolies petites choses.

Mme. J O B I N.

Voilà qui va bien , pourvu . . . .

L A P A Y S A N E.

Il m'a promis qu'il m'épousera.

Mme. J O B I N.

Et quant ?

L A P A Y S A N E.

Vous le savez bien , & c'est pour ça que je viens ici.

Mme. J O B I N.

Ecoutez , ma fille , n'allez pas lui rien accorder que vous ne soyez sa femme.

L A P A Y S A N E.

J'aurois pourtant bien envie de lui pouvoir accorder ce qu'il me demande.

Mme. J O B I N.

Gardez vous-en bien.

L A P A Y S A N E.

Pourquoi ? il n'y a pas de mal à ça. Presque toutes les grandes Dames en ont , & toutes les grandes filles de notre Village , & je venois vous prier de m'en faire avoir aussi.

Mme. J O B I N *bas.*

Je suis à bout , & je ne sçai plus par où m'y prendre.

J'aurois plutôt fait donner une pe sonne d'esprit dans le panneau.

LA PAYSANE.

Combien faut il que je vous donne pour ça ? S'il les faut payer par avance, j'ai apporté une piece d'or.

Mme. JOBIN.

Je sçai fort bien ce que vous souhaitez avoir , & je m'en vais vous le dire , si vous voulez.

LA PAYSANE.

Et je vous en prie.

Mme. JOBIN.

Oui , mais je ne pourrai plus rien faire pour vous ; car quoique je devine tout , il faut que les gens qui me demandent quelque chose , me le disent eux-mêmes , afin de montrer le consentement qu'ils y apportent.

LA PAYSANE.

Je vous dirai . c'est-ça , après que vous me l'erez dit. N'est ce pas tout un ?

Mme. JOBIN.

Il y a bien de la différence.

LA PAYSANE.

Je n'oserois vous le dire. Faites quelque chose pour l'amour de moi. Tenez , vla ma piece d'or , je vous la donne plutôt toute entiere.

Mme. JOBIN.

Ne craignez rien. Personne ne nous entend.

LA PAYSANE.

Je suis trop honteuse. Rendez-moi ma piece , j'aime mieux n'en point avoir.

Mme. JOBIN.

De quoi dites-vous que vous aimez mieux ne point avoir ?

LA PAYSANE.

Je dis que j'aime mieux ne point avoir de tetons , que d'en demander.

Mme. JOBIN.

Voilà ce que c'est. Ce sont des térons que vous demandez ; & dès que je vous ai vûe , je mourrois d'envie de vous en promettre ; mais pour vous en faire venir , il falloit vous entendre prononcer le mot. Ce n'est pas pourtant un mot si terrible à dire.

LA PAYSANE.

Je le dis bien quand je suis toute seule avec Bastiane. Ils commencent déjà à lui pousser.

Mme. JOBIN.

Allez , ma fille , avant qu'il soit trois ou quatre mois , assurez-vous que vous aurez des térons.

LA PAYSANE.

Quoi , j'en erai ? Que me vla aise ! Je n'ai donc pû gueres de tems à n'être point mariée ; car le Fils du Seigneur de notre Villageme'a dit qu'il m'épouserait dès que j'en erois.



Me. J O B I N.

Revenez dans cinq ou six jours , je vous donnerai des biscuits que je ferai faire ; car il faut du tems & de l'argent pour cela , & dès que vous en aurez mangé , vos tétens commenceront à grossir.

L A P A Y S A N E.

On disoit bien que vous étiez une bien habile Madame. Adieu , je vous remercie , je ne donnerai de mes biscuits à personne. Si mes Compagnes ont de ce qu'ils me feront venir , ce ne sera toujours qu'après moi.

## S C E N E I V.

Mme. J O B I N , L E C H E V A L I E R.

Mme. J O B I N.

**A** H ! Monsieur le Chevalier.

L E C H E V A L I E R.

Je regardois une fort agréable Payfane qui sort.

Me. J O B I N.

Vous voyez , j'ai commerce avec toute sorte de monde. Mais q'avez-vous donc fait depuis si long-tems ?

L E C H E V A L I E R.

J'ai été jaloux comme le diable , & aussi malheureux que vous l'aviez prédit.

Me. J O B I N.

Le métier d'amant est un peu rude.

L E C H E V A L I E R.

La jeune veuve dont je vous ai dit que j'étois si amoureux , après m'avoir donné force assurances de sa tendresse , s'est aviée de recevoir des visites qui m'ont chagriné. J'en ai soupiné , je m'en suis plaint , ces marques d'amour ont passé chez elle pour tyrannie. Elle en a vû mes Rivaux encor plus souvent ; & enfin par le conseil d'une de ses parentes qui est dans mes intérêts , j'ai voulu voir si en m'éloignant je ne lui ferois point changer de conduite. Je lui ai marqué que je partoisois pour me mettre dans l'impossibilité de l'accabler de mes plaintes ; la fierté l'a empêchée de me retenir. Je suis parti en effet , & après avoir passé deux jours à vingt lieues d'ici , où plusieurs personnes qui lui écrivent m'ont vû , je suis revenu en secret , & je demeure caché à Paris depuis six jours , afin qu'elle me croye toujours à la campagne. La chose a réussi comme nous Pavions pensé. Mon absence lui a fait peine , elle voit mes rivaux & plus rarement & plus froidement , & souhaite d'autant plus mon retour , que la parente dont je vous ai parlé l'a piquée à son tour de jalousie. Elle lui a fait croire que pour me consoler de mes chagrins , je pourrois bien voir quelque aimable personne au lieu où elle me croit. & en devenir amoureux. Cette crainte lui a fait prendre la résolution de vous venir voir aujourd'hui , pour sçavoir de

vous ce qu'elle doit croire de moi. J'en ai été averti par sa parente, & vous voyez qu'il est en votre pouvoir de me rendre heureux, en lui persuadant qu'on ne peut l'aimer avec plus de passion que je fais.

Me. JOBIN.

Quelle vienne seulement, je réponds du reste !

LE CHEVALIER.

J'ai à vous dire qu'elle ne manque pas d'incrédulité sur le Chapitre des diseurs de bonne aventure. & que vous viendrez difficilement à bout de lui persuader ce que vous lui direz à mon avantage, si vous ne la préparez à vous croire par quelque chose d'extraordinaire.

Me. JOBIN.

Ne tient-il qu'à y mêler un peu de ma diablerie ? Attendez. Ce qui me tombe en pensée l'étonnera, & ne sera pas mal plaisant.



## SCENE V.

Mme. JOBIN, LE CHEVALIER, MATURINE,  
Dme. FRANÇOISE.

**M**me. JOBIN.  
Maturine, faites-moi descendre Dme. Françoise.

MATURINE.

La voilà. Nous étions ensemble sur la montée.

Me. JOBIN.

Approchez, Dme. Françoise, j'ai à vous dire deux mots.

*Elle lui parle à l'oreille.*

Dme. FRANÇOISE.

Bien, Madame, je m'y en vai tout à l'heure.

Me. JOBIN.

Ecoutez encor,

Dme. FRANÇOISE.

Je ne manquerai à rien.

Me. JOBIN.

Faites tout comme la dernière fois, & que du Clos se tienne prête ! Maturine vous fera entrer quand il sera tems.



## SCENE VI.

Mme. JOBIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

**A** Fin que vous ne preniez pas mon aimable Veuve pour quelque autre, elle m'a donné son portrait. Il faut vous le faire voir. Examinez-le, il n'y a rien de plus ressemblant.

Me. JOBIN.

Vous avez lieu d'en être touché, c'est une fort belle brune.

LE CHEVALIER.

Ecoutez, Mme. Jobin, si vous l'obligez une fois à vous

croire, je crains qu'elle ne vous mette à de trop fortes épreuves ; car sa parente m'a averti qu'elle vient particulièrement vous trouver à la prière d'une Comtesse qu'elle a vûe depuis une heure, & qui l'a fortement assurée qu'elle ne vous demandera rien que vous ne sachiez.

Me. J O B I N.

Est-elle tout-à-fait persuadée que vous ne soyez point à Paris.

L E C H E V A L I E R.

Ses gens m'ont vû monter à Cheval. Elle a écrit au lieu où je lui ai marqué que j'allois ; on lui a mandé qu'on m'y avoit vû, & hier encor elle reçut une lettre d'un de nos amis communs de ce pais-là, qui feignoit qu'il me venoit de quitter tout accablé de douleur. Je l'avois prié en partant de lui écrire de cette sorte, afin que mon retour lui fut caché. Ainsi elle ne doute point que je ne sois encor à vingt lieues d'elle.

Me. J O B I N.

Puisque cela est, je veux lui faire naître l'envie de vous voir. Voici un miroir que j'avois fait préparer pour un autre affaire, je m'en servirai pour vous. Quand votre Marquise sera ici, & que vous m'aurez entendu faire une manière d'invocation, vous n'aurez qu'à venir derrière ce miroir baissant son portrait. Elle vous sçaura bon gré de cette marque d'amour.

L E C H E V A L I E R.

Mais comment me verra-t-elle ; si je suis derrière le miroir ?

Me. J O B I N.

Ne vous mettez en peine de rien. Vous vous retirerez après quelques baisers donnez au portrait, & si je vous demande quelque autre chose, vous le viendrez faire.

L E C H E V A L I E R.

Elle a de la défiance & de l'esprit, prenez garde...

Mme. J O B I N.

Fiez-vous à moi, je ne ferai rien mal à propos.

## SCÈNE VII.

Mme. J O B I N, L E C H E V A L I E R, M A T U R I N E.

M A T U R I N E.

**V** Oilà une belle Dame qui demande si vous êtes seule.

L E C H E V A L I E R.

Si c'étoit elle !

Mme. J O B I N.

As-tu remarqué si elle est blonde ou brune ?

M A T U R I N E.

Elle est brune.

Mme. J O B I N.

Sortez vite, vous n'aurez qu'à nous écouter. Souvenez-

32 *LA DEVINERESSE*,  
vous seulement de ce que je vous ai dit du miroir. Toi ;  
fais là venir & te tiens ensuite auprès de moi. Je te ferai  
signe quand il faudra faire entrer Mme. François. Voyons  
si la Dame qu'on me peint si incrédule , conservera tou-  
jours sa force d'esprit. C'est elle assurément , elle ressemble  
au portrait.

### SCENE VIII.

Mme. JOBIN, LA MARQUISE, MATURINE.

*LA MARQUISE.*  
**E**Nfin , Madame , vous me voyez chez vous. Vous êtes  
à la mode , & il faut bien suivre le torrent comme les autres

Mme. JOBIN.

Je sçai si peu de chose , Madame , que vous aurez peut-  
être regret à la peine que vous vous donnez.

*LA MARQUISE.*

On m'a dit de grandes merveilles de vous , & j'ai vu  
encor aujourd'hui une de mes amies qui renonce à ce qui  
la feroit le plus , parce que vous l'avez assurée qu'il lui  
en arriveroit de grandes disgraces.

Mme. JOBIN.

Je ne sçai qui c'est ; mais si je lui ai prédit quelque mal-  
heur , elle doit le craindre , je ne trompe point.

*LA MARQUISE.*

Quand vous tromperiez , vous sçauriez toujours beau-  
coup , puisque vous sçauriez tromper d'habiles gens.

Mme. JOBIN.

Il me faudroit plus d'adresse pour cela que pour leur dire  
la vérité.

*LA MARQUISE.*

Voyons si vous pourrez me la dire. Voilà ma main.

Mme. JOBIN.

Toutes les lignes marquent beaucoup de bonheur pour  
vous.

*LA MARQUISE.*

Passons , cela est général.

Mme. JOBIN.

Vous êtes veuve , & parmi beaucoup d'amans que vous  
avez , il y en a un qui vous touche plus que les autres ,  
quoiqu'il soit le plus jaloux.

*La devinereffe fait signe à Maturine qui sort ensuite.*

*LA MARQUISE.*

C'est quelque chose que cela.

Mme. JOBIN.

Il est absent depuis quelque temps , & vous l'avez assez  
maltraité pour craindre que l'éloignement ne vous le dérobe.

*LA MARQUISE.*

Cela peut-être.

Mme.

Me. JOBIN.

N'en craignez rien , il n'aime que vous , & vous rendra la plus heureuse femme du monde , si vous l'épousez.

LA MARQUISE.

Ce commencement n'est point mal ; mais franchement je suis d'une croyance un peu dure , & si vous voulez me persuader de votre sçavoir , il faut que vous me disiez plus qu'aux autres.

MATURINE *rentrant.*

Voilà une femme qu'on vous amène. Elle dit qu'elle est venue de bien loin pour vous trouver.

Me. JOBIN.

Ne saviez-vous pas que Madame étoit ici ? Courez lui dire qu'elle revienne dans une heure , je n'ai pas le temps de lui parler.

MATURINE.

Si vous l'aviez vûe , vous auriez eu pitié d'elle. Elle est si incommodée , que je n'ai pas eu le cœur de la renvoyer. La voilà. Regardez comme elle est bâle , je n'en ai jamais vûe une de même.

LA MARQUISE.

Elle mérite que vous l'expédiez promptement. Ecoutez-là j'aurai patience.

Me. JOBIN.

Il me fâche de vous faire perdre du temps.

## SCENE IX.

Mme. JOBIN , LA MARQUISE , Dme. FRANÇOISE *vêtue en Dame & extraordinairement enflée.* MATURINE.

Dme. FRANÇOISE *à la Marquise.*

**M** Adame , votre réputation est si grande , que je suis venue vous prier...

LA MARQUISE.

Vous vous méprenez , Madame , ce n'est pas moi qui suis Mme. Jobin.

Dme. FRANÇOISE.

Pardonnez-moi , je suis si troublée de mal que je souffre...

LA MARQUISE *à Mme. Jobin.*

Guerissez-là , vous ferez une belle cure , & après cela il y aura bien des Gens qui croiront en vous.

Me. JOBIN.

J'en viendrois peut-être plus aisément à bout que les Médecins.

Dme. FRANÇOISE.

Je n'en doute point. Je les ai presque tous consultés , & même ceux de la faculté de Montpellier , mais ils ne connoissent rien à mon mal , ils disent qu'il faut que ce soit un fort qu'on m'ait donné.

Mme. J O B I N.

Ily a bien de l'apparence.

Dme. F R A N Ç O I S E.

Faites quelque chose pour moi. On m'a dit que vous ne sçaviez pas seulement deviner , mais que vous guérissiez quantité de maux avec des paroles.

Me. J O B I N.

Le votre est un peu gaillard.

Dme. F R A N Ç O I S E.

Je ne demande pas que vous me défensiez tout-à-fait , je ne veux qu'un peu de soulagement.

L A M A R Q U I S E à *Mme. Jobin.*

Vous ne devez pas refuser Madame. Ce ne sera pas une chose si difficile pour vous de la guérir. On en publie de bien plus surprenantes que vous avez faites.

Mme. J O B I N à *la Marquise.*

Dites le vrai. Celle-ci vous paroît au-dessus de mon pouvoir ?

L A M A R Q U I S E.

J'avoue que je vous croirai une habile femme , si vous faites un pareil miracle.

Mme. J O B I N.

Il faut vous en donner le plaisir. Aussi bien il y a de la charité à ne pas laisser souffrir les affligés.

L A M A R Q U I S E.

Quol , vous guérirez cette enflure en ma présence ?

Mme. J O B I N.

En votre présence , & vous l'allez voir. Je prétends qu'avant que Mme. sorte d'ici , il ne lui en reste pas la moindre marque.

L A M A R Q U I S E.

C'est dire beaucoup.

Dme. F R A N Ç O I S E à *Mme. Jobin.*

Eh ! Madame , ne me promettez point ce que vous ne sçauriez tenir. Il y a plus de trois ans que le mal me tient , & je serois bienheureuse si vous m'en pouviez guérir en trois mois. Les Médecins & les Empiriques y ont employé tous leurs Rémedes.

Mme. J O B I N.

Je vais vous faire voir que j'en sçai plus qu'eux. Mais il faut que vous trouviez quelqu'un assez charitable pour recevoir votre enflure ; car comme elle vient d'un sort qui doit avoir toujours son effet , je ne puis la faire sortir de votre corps qu'elle ne passe dans celui d'un autre , Homme ou Femme , comme vous voudrez , cela n'importe.

L A M A R Q U I S E à *Mme. Jobin.*

Vous vous tirez d'affaire par-là. Personne ne voudra recevoir l'enflure , vous en voilà quitte.

Dme. F R A N Ç O I S E.

C'est bien assez que vous ne me sçachiez guérir , il ne falloit pas vous moquer encor de moi.

Mme. JOBIN.

Je ne me moque point de vous. Trouvez quelqu'un & je vous défensle.

Dme. FRANÇOISE.

Où le trouver ? Il ne tiendrait pas à de l'argent. Si votre Servante veut prendre mon mal...

MATURINE.

Moi, Madame ? Je ne le ferois pas quand vous me donneriez tout votre bien. Qu'est-ce qu'on croiroit, si on me voyoit un ventre comme le votre ? On ne diroit pas que ce seroit votre enflure.

LA MARQUISE.

Vous avez une fille d'or elle craint les médifans.

Me. JOBIN.

Il n'y a ici que des gens d'honneur.

LA MARQUISE à Dme. Françoise.

Je voudrois voir cette expérience. Ne connoissez-vous personne qui pût se laisser gagner ? On fait tant de choses pour de l'argent.

Dme. FRANÇOISE.

Je chercherai. Mais il faut du temps pour cela. Attendez. J'ai là-bas le Valet de mon Fermier. Peut-être voudra-t-il bien faire quelque chose pour moi.

LA MARQUISE.

Vite, qu'on appelle le Valet du Fermier de Madame.

MATURINE.

J'y cours.

Mme. JOBIN.

Si ce Valet veut, je ne demande qu'un demi quart d'heure, & Madame se trouvera défenslée.

LA MARQUISE.

Je le croirai, quand je l'aurai vû.



## SCENE X.

Mme. JOBIN, LA MARQUISE, Dme. FRANÇOISE  
DU CLOS *vêtu en Payfan sous le nom de Guillaume*  
MATURINE.

Dme. FRANÇOISE.

E Coute, mon pauvre Guillaume.

DU CLOS.

Oh ! la Servante m'a dit ce que c'est, mais je vous remercie de bien bon cœur. J'aurois trop peur de crêver, si j'étois enflé comme vous, ou de ne défensler jamais.

Dme. FRANÇOISE.

Mais écoute-moi.

DU CLOS.

Tout franc, Madame, on ne fait point venir les gens de Paris pour les faire enfler.

Dme. FRANÇOISE.

Outre dix pistoles que je te donnerai dès aujourd'hui, je te promets de te nourrir toute ta vie sans rien faire.

DU CLOS.

Dix pistoles, & je ne ferai rien? C'est quelque chose.

LA MARQUISE.

Tiens, en voilà encor six que je te donne, afin que tu ayes meilleur courage.

DU CLOS.

Vous me faites prendre, mais pourtant je voudrois bien n'être point enflé.

Mme. JOBIN à du Clos.

J'ai à te dire que quand j'aurai fait passer l'enflure, ce ne sera pas comme à Madame, tu ne souffiras pas son mal; & puis tu n'auras qu'à m'amener quelque misérable qui prendra ta place. C'est pour faire la fortune d'un gueux saisiéant.

DU CLOS.

Puisque cela est, vous n'avez qu'à faire, me voilà prêt; mais ne m'enflez guere, je vous en prie.

Me. JOBIN.

On ne s'en appercevra presque pas. Viens. Mets-toi là  
( Elle les fait asseoir l'un & l'autre. )

Dme. FRANÇOISE.

Je tremble.

LA MARQUISE bas.

Cela va loin, & je ne sçai presque plus où j'en suis.

Mme. JOBIN.

( Elle les touche tous deux & prononce quelques paroles barbares. ) Qu'en ne dise rien.

Dme. FRANÇOISE.

Ah, ah!

DU CLOS.

Ah, ah!

Dme. FRANÇOISE.

Eh! Madame, eh, eh!

DU CLOS.

Ah, ah, ah! quel tintamare je sens dans mon corps! je crois que l'enflure va venir.

Dme. FRANÇOISE.

Ah, ah, ah! Je sens que l'enflure s'en va, eh, eh, eh! je desenfle, ah, ah, ah!

DU CLOS.

Ah oui l'enflure; he oui l'enflure vient, j'enfle.

Dme. FRANÇOISE.

Je desenfle, ah, je desenfle. Hé, hé, hé!

DU CLOS.

J'enfle, j'enfle, hola, hola. Ah, j'enfle, j'enfle, j'enfle, ah, ah, ah, c'est assez; que l'enflure arrête; en voilà à moitié d'avantage que Madame n'en avoit. On m'a trompé, & je suis plus gros qu'un tonneau.



Dme. FRANÇOISE *se levant.*

Ah! Madame, que me voilà soulagée!

Mme. JOBIN *à la Marquise.*

Hé bien, Mesdames, qu'en dites-vous?

LA MARQUISE.

Il y a plus à penser qu'à dire.

Dme. FRANÇOISE.

Suis-je moi-même, & ce changement est-il bien croyable? Je ne souffre plus. Je suis guérie. Quelle joye! Ce n'est pas assez que trente Louis qui sont dans ma bourse. Prenez encor cette Bague en attendant un autre présent. Adieu, Madame, j'ai impatience de m'aller monner, je crois que personne ne me connoitra. Suis-moi Guillaume.

DU CLOS.

Je ne suis pas si pressé moi. Vous êtes plus légère, & je suis plus lourd. On va se moquer de moi. La belle opération! Hi, hi, hi, hi.

MATURINE.

Te voilà bien empêché, trouve quelque gueux, il y en a mille qui seront ravis d'avoir ton enflure.

## SCENE XI.

LA MARQUISE, Mme. JOBIN, MATURINE.

LA MARQUISE.

Q U'ai-je vû? Est-ce que mes yeux m'ont trompée?

Mme. JOBIN.

Vous avez vû, Madame, un petit essai de ce que peut une femme qui ne sçait rien.

LA MARQUISE.

J'en suis immobile d'étonnement, & quand ce seroit un tour d'adresse, à quoi il n'y a pas d'apparence, je vous admirerois autant de l'avoir fait que sitout l'Enfer s'en étoit mêlé. Mais puisque vous pouvez tant, ne vous amusez point à des paroles pour moi. Je voudrois voir quelque chose de plus fort sur ce qui regarde mon amant.

Mme. JOBIN.

Vous êtes en peine de ce qu'il fait où il est?

LA MARQUISE.

Je vous l'avoue.

Mme. JOBIN.

Le voulez-vous sçavoir par vous-même? Deux mots prononcez le feront paroître ici devant vous.

LA MARQUISE.

Je ne serois point fâchée de le voir, mais...

Mme. JOBIN.

Vous balancez? n'ayez point de peur. La vûe d'un amant n'est jamais terrible.

LA MARQUISE.

Et ne verrai-je que lui?

Me. JOBIN.

Selon qu'il est seul présentement, ou en compagnie.

LA MARQUISE.

Voyons. Il me seroit honteux de trembler. Il se divertit peut-être agréablement sans penser à moi.

Mme. JOBIN.

Esprit qui m'obéis, je te commande de faire paroître la personne qu'on souhaite voir. à *Maturine*. Tirez ce rideau. Il ne scauroit tarder un moment.

( *On voit paroître le Chevalier dans un miroir.* )

LA MARQUISE.

C'est le Chevalier. Le voilà lui-même. Que fait-il ?

Mme. JOBIN.

Il a les yeux attachés sur un Portrait.

LA MARQUISE.

C'est le mien, je le reconnois au Ruban.

Mme. JOBIN.

Vous devez être contente, il le baise avec assez de tendresse.

LA MARQUISE.

Que je suis surprise ! Mais il est déjà disparu. La joye de le voir m'a peu duré.

Me. JOBIN.

Vous n'avez point d'amant si fidele, ni qui vous aime avec tant d'ardeur.

LA MARQUISE.

Je n'en doute point après ce que vous m'avez fait voir. Mais n'y a-t-il point moyen de le rappeler auprès de moi !

Mme. JOBIN.

Rien n'est si aisé. Ecrivez-lui qu'il parte sur l'heure, il prendra la poste, & vous le verrez dès ce soir même.

LA MARQUISE.

Dès ce soir même ! Et il nous faut le reste du jour pour lui envoyer ma lettre.

Mme. JOBIN.

Laissez-moi ce soin, j'ai des Messagers à qui je fais faire cent lieues en un moment. Vous aurez réponse avant que vous sortiez d'ici.

LA MARQUISE.

J'aurai réponse ! Voyons jusqu'au bout. Voilà des choses dont je n'ai jamais entendu parler.

Mme. JOBIN.

Avancez la table. Il y a une écritoire dessus. Il faut s'il vous plaît, que vous écriviez ce que je vais vous dicter. *Il m'ennuye de votre absence. Mandez moi par ce porteur si vous vous résoudrez à la finir, & si je puis vous attendre ce soir chez moi* Cela suffit, c'est à moi à cacher ce billet. Il y faut un peu de cérémonie que vous ne pourriez voir sans frayeur. Je reviens dans un moment. *La Devinettesse sort.*

LA MARQUISE.

J'ai fait l'esprit fort , mais je commence à n'être pas trop assuré.

MATURINE.

Il n'y a rien à craindre. C'est une maniere de chat-huant qu'elle a là-dedans , à qui elle va parler. Il est laid , mais il ne fait jamais de mal à personne.

LA MARQUISE.

J'avoue que tout ce qu'elle fait me confond.

MATURINE.

Elle est bien habile , & si je vous avois dit...

Mme. JOBIN, *rentrant.*

A l'heure qu'il est , il faut que votre billet soit rendu.

LA MARQUISE.

Quoi , si promptement ?

Me. JOBIN.

Vous allez le voir. Par tout le pouvoir que j'ai sur toi , je t'ordonne de faire paroître de nouveau celui que nous avons déjà vû. (*Le Chevalier paroît une seconde fois dans le Miroir.*)

LA MARQUISE.

Il revient. Il a mon billet. Quels transports de joie !

Me. JOBIN.

Ces marques d'amour vous fâchent-elles ?

LA MARQUISE.

Il prend la plume.

Me. JOBIN.

C'est pour vous écrire. Dès le moment que mon Porteur aura sa réponse , il quittera le corps qu'il a pris , & viendra vous la mettre entre les mains.

LA MARQUISE.

A moi ? Qu'il ne m'approche pas , je vous prie.

Mme. JOBIN.

Rassurez-vous. Elle tombera à vos pieds sans que vous voyez personne.

LA MARQUISE.

On lui apporte de la lumiere, il la cache, il s'en va. Tout le corps commence à me frissonner.

Mme. JOBIN.

Il me semble que les choses se passent assez doucement. Vous n'avez rien vû que d'agréable , & je vous ai épargné tout ce qui auroit pu vous faire peur.

LA MARQUISE.

Il est vrai , mais quoique je ne sois pas naturellement timide , j'ai vu tant de choses , que je ne croyois point faisables , que je ne m'assure presque pas d'être moi-même.

Me. JOBIN.

Au moins faites-moi la grace de ne rien dire. Il y a de certains esprits mal tournez... Mais mon Porteur a fait diligence. Voici la réponse. Prenez.

( On voit tomber une Lettre du haut du plancher. )

LA MARQUISE.

Comment ? Toucher à ce qui a été apporté par un esprit ?

Me. JOBIN.

Lisez. Le charme a eu son effet, & vous ne devez pas craindre qu'il aille plus loin.

LA MARQUISE, *Elle lit.*

C'est son écriture. Qui l'eût jamais crû ! *Je pars sur l'heure, Madame, & doute fort que votre Porteur vous voyez avant moi. Un Amant attendu de ce qu'il adore, devance toujours le plus prompt Courrier.* Adieu, Madame, je suis si interdite de ce qui m'arrive, qu'il m'est impossible de raisonner. Je vous verrai. Si je ne vous marque pas ma reconnoissance dès aujourd'hui, vous ne perdrez rien au retardement.

Me. JOBIN.

Vous en userez comme il vous plaira. Je vous demande seulement le secret. *A Maturine.* Conduis la des yeux, & ne nous laisse pas surprendre. Elle s'en retourne fort étonnée. Jamais Magie n'a mieux opéré.

MATURINE.

Parlez en toute assurance, elle est partie, & je crois que si on s'en rapporte à elle, il n'y aura jamais eu une plus grande Sorciere que vous.

~~Madame, je suis si interdite de ce qui m'arrive, qu'il m'est impossible de raisonner. Je vous verrai. Si je ne vous marque pas ma reconnoissance dès aujourd'hui, vous ne perdrez rien au retardement.~~

## SCENE XII.

Mme. JOBIN, LE CHEVALIER, MATURINE.

**H**E bien ? Qu'est-ce, M. le Chevalier ? Vous ai-je servi ?

Me. JOBIN.

LE CHEVALIER.

Je te dois la vie, & je ne saurois trop payer ce que tu as fait pour moi. Voilà dix louis que je te donne, en attendant ce que je ne te veux pas dire aujourd'hui.

Me. JOBIN.

Botez-vous ce soir pour aller chez elle. J'ai joué mon rôle, le reste dépend de vous. Je ne vous recommande point le secret.

LE CHEVALIER.

J'y suis plus intéressé que toi, n'appréhende rien. Adieu, je me réglerai sur le billet envoyé, & me tirerai d'affaires comme je dois.

Me. JOBIN.

A la fin me voilà seule : il faut profiter de ce moment.

## S C E N E X I I I.

Mme. J O B I N, Mr. G O S S E L I N, M A T U R I N E.

Mme. J O B I N.

**V**enez , mon frere. Que dites-vous de mon commerce ? Vous en devez être instruit.

Mr. G O S S E L I N.

J'avoue qu'il y a ici de grandes Dupes , si un peu d'adresse les fait éblouir.

Me. J O B I N.

Vous n'avez encore rien vu. Venez avec moi , &amp; quand je vous aurai montré certaines Machines que je fais agir dans l'occasion , vous me direz si dans la suite de votre Procès vous ne voudrez vous servir , ni de mon argent , ni de mes amis.

*Fin du second Acte.*

## A C T E I I I.

## S C E N E P R E M I E R E.

L E M A R Q U I S, M A T U R I N E.

**P** L E M A R Q U I S.  
Eut-on voir Me. Jobin ?

M A T U R I N E.

Est-ce que vous avez quelque chose de si pressé à lui dire ? Dame , elle a bien de gens à qui parler.

L E M A R Q U I S.

J'aurai patience. Il me suffit de savoir qu'elle soit chez elle.

M A T U R I N E.

Ils sont cinq ou six là-haut qui attendent à la porte , &amp; qu'elle fait entrer l'un après l'autre dans son cabinet. Elle leur montre là du plus fin.

L E M A R Q U I S.

On dit qu'elle en fait beaucoup.

M A T U R I N E.

Oh ! il n'y a point de femme plus habile qu'elle.

L E M A R Q U I S.

J'ai oui assurer qu'elle ne se trompe jamais.

M A T U R I N E.

Elle n'a garde.

L E M A R Q U I S.

Comment ?

MATURINE.

Je ne dis rien. Vous n'avez qu'à lui demander ce que vous voudrez.

LE MARQUIS.

Elle fait donc tout ?

MATURINE.

Vraiment.

LE MARQUIS.

C'est-à-dire, qu'elle a toujours quelque diable en poche ?

MATURINE.

Elle ne me montre pas tout ce qu'elle a. Je vois seulement un gros vilain. Oiseau dans sa chambre, qui ne manque point à voler sur son épaule dès qu'elle l'appelle. Il lui fourre son bec dans l'oreille pour lui jargonner je ne fais quoi. Il a un bien laid langage que je n'entends point; mais il faut bien qu'elle l'entende elle, car après qu'ils ont été ainsi quelque tems, elle n'a plus qu'à ouvrir la bouche pour prédire le passé, le présent, & l'avenir.

LE MARQUIS.

Et n'as tu vu que cela ?

MATURINE.

Oh ! bien autre chose. Mais elle ne fait pas que je l'ai vu.

LE MARQUIS.

Et c'est ?

MATURINE.

Vousiriez dire, & puis on me chasseroit.

LE MARQUIS.

Je l'irois dire ?

MATURINE.

Voyez-vous, je ne gagnerois jamais autant autre part. Il y a bien de profit avec elle. J'oblige d'honnêtes gens qui sont pressés de la consulter. Je les fait monter avant les autres, & vous savez bien, Monsieur...

LE MARQUIS.

Ne crains rien de moi. Voilà deux pistoles pour assurance que je ne parlerai point.

MATURINE.

Vous êtes brave homme, je le vois bien, & il n'y a point de hasard à vous dire tout. Quand elle veut faire ses grandes magies, elle s'enferme dans un grenier où elle ne laisse jamais entrer personne. Je m'en fus il y a trois jours regarder ce qu'elle faisoit par le trou de la serrure. Elle étoit assise, & il y avoit un grand chat tout noir, plus long deux fois que les autres chats. qui se promenoit comme un Monsieur sur ses pattes de derrière. Il se mit à l'embrasser avec ses deux pattes de devant, & ils furent ensemble plus d'un gros quart d'heure à marmoter.

LE MARQUIS.

Voilà un terrible chat.

Je ne sais s'il vit que je regardois par la serrure , mais il vint tout d'un coup se jeter contre la porte , & je la croyois enfoncée , tant il fit du bruit. Ce fut bien à moi à me sauver.

LE MARQUIS.

Comment est-ce qu'on l'appelle ?

MATURINE.

Maturine , Monsieur , à votre service.

LE MARQUIS.

Ecoute , Maturine. Je suis curieux , & je fais plusieurs secrets qui approchent fort de ce que fait Mme. Jobin. Elle l'emploie & quelque autre encore dans les magies ? Vingt pistoles ne tiennent à rien. Je te les vais donner tout présentement , si tu veux m'apprendre de quelle maniere...

MATURINE.

Je pense , Monsieur , que vous vous moquez. Vous êtes secret , & je ne m'aviferois pas de vous rien cacher , si elle m'avoit employée à quelque chose. Mais c'est avec des paroles qu'elle fait tout , & si vous voulez savoir comment , il faut que vous trouviez moyen de faire amitié avec son chat ; car il n'y a que lui qui le puisse dire.

LE MARQUIS.

Tu crains...

MATURINE.

Tenez. Voilà une Dame qui sort de son cabinet , demandez-lui si elle en est satisfaite. Je vais cependant lui faire savoir qu'on l'attend ici , afin qu'elle dépêche ceux qui sont là haut.



## SCENE II.

Me. NOBLET , LE MARQUIS.

A Me. NOBLET.

H ! M. le Marquis !

LE MARQUIS.

Quoi , c'est vous , Madame ?

Me. NOBLET.

Vous voyez comme l'impatience de vous obliger m'a fait passer par-dessus tous mes scrupules. Quelque aversion que j'aie eue toujours pour les gens qui se mêlent de deviner , vous m'avez priée de voir Me. Jobin , & j'ai voulu y venir sur l'heure.

LE MARQUIS.

Je vous suis fort obligé.

Me. NOBLET.

Qui vous auroit cru ici ! Je traversois cette chambre pour reprendre l'autre escalier ; sans cela , je ne vous eusse pas rencontré.

Hé bien , Madame , la Devineresse ?

Me. NOBLET.

Je me dédis. Je croyois bien vous aider à la convaincre de ne savoir dire que des faussetés ; mais après ce que j'ai entendu , il faut se rendre. Elle m'a dit des choses... Je n'en doute point , il y a là-dessous du surnaturel.

LE MARQUIS.

Voilà qui va bien. Tout ce que vous êtes de femmes elle vous fait donner dans le panneau. C'est en quoi consiste son plus grand charme.

Me. NOBLET.

La Comtesse d'Astragon a du mérite , & j'aurois beaucoup de joie de vous la voir épouser. Mais comme vous êtes de mes plus particuliers amis , j'avoue que ce mariage me causeroit de la peine , tant je suis persuadée sur ses menaces , qu'il ne pourroit que vous rendre malheureux.

LE MARQUIS.

A cela près , je voudrois que Madame la Comtesse voulût m'épouser.

Me. NOBLET.

Ecoutez , la fatalité qu'elle trouve attachée à votre personne n'est peut-être pas pour toujours. Elle peut ne regarder que le tems présent , & cela étant , si vous laissez passer un an ou deux sans vous marier , vous pourriez ensuite épouser qui vous voudriez , & ne craindre rien.

LE MARQUIS.

Je vous assure , Madame , que je ne crains rien du tout. Peut-on faire cas d'une ignorante ?

Me. NOBLET.

Pourquoi vous trouvai-je donc ici ?

LE MARQUIS.

Je n'y viens pas pour rien savoir d'elle , j'y viens pour lui faire voir qu'elle ne fait rien.

Me. NOBLET.

Je le veux croire. Cependant la curiosité m'engage à revoir demain Me. Jobin. Elle m'a donné son heure ; & si elle me satisfait autant qu'aujourd'hui , j'aurai de la peine à m'en détromper. Mais adieu. Voici une Dame qui ne veut pas se faire connoître ici , & je ne veux pas non plus qu'elle me connoisse.

### SCENE III.

LA COMTESSE , LE MARQUIS.

LA COMTESSE , avec un autre habit , & se démasquant  
dès que Me. Noblet est sortie.

**J**

E vous ai fait attendre long-temps.



LE MARQUIS.

Me. Jobin donne audience là-haut à trois ou quatre personnes , & nous ne lui aurions pas encore parlé quand vous seriez venue aussi-tôt que moi. Mais je vous prie , Madame , que vous a dit votre amie que nous avons rencontrée en venant ici , & qui vous a fait descendre de mon carrosse pour vous entretenir dans le sien ?

LA COMTESSE.

Ce que je fais qu'on vous a dit qui vient d'arriver chez la Jobin , touchant l'aventure du Miroir & de la Dame enflée , dont vous vous êtes bien donné de garde de me parler.

LE MARQUIS.

J'enrage de vous entendre conter ce qui ne peut être. Tout ce que vous voyez de gens vous disent merveille de la Jobin , & je ne trouve personne qu'elle n'ait trompé.

LA COMTESSE.

Vous êtes son ennemi , & vous n'apprenez d'elle que ce qu'il vous plaît. Pour moi qui la connais par moi-même , la crois comme si tout ce qu'elle me prédit étoit arrivé.

LE MARQUIS.

Mais , Madame , raisonnons un peu. Ce qu'elle dit qui m'arrivera à moi , ne doit m'arriver que par la malignité de l'Astre qui a présidé à l'instant de ma naissance. Mille & mille autres sont nés dans le même instant , & sous le même Astre. Est-ce que tous ces gens-là doivent ne se marier jamais , où sont-ils obligés de tuer un homme ?

LA COMTESSE.

Vous le prenez mal. Il y a une fatalité de bonheur ou de malheur attachée à chaque particulier , & cette fatalité ne dépend point du moment de la naissance. Mille gens périssent ensemble dans un vaisseau. Mille autres sont tués dans un combat. Ils sont tous nés sous différentes planètes & en divers tems , & il ne laisse pas de leur arriver la même chose.

LE MARQUIS.

Je vois bien , Madame , que les raisons ne vous manqueront jamais pour défendre votre incomparable Me. Jobin. Ah ! si vous m'aimiez...

LA COMTESSE.

Je vous aime , & c'est par-là que je résiste à vous épouser.

LE MARQUIS.

Quel amour !

LA COMTESSE.

La complaisance que j'ai de venir encore ici avec vous ; vous en marque assez... Je vais me masquer. Je parlerai Languedocien , & appuyerai le Roman que vous avez inventé. Si Me. Jobin s'y laisse surprendre , je me rends , &

vosre amour sera satisfait ; mais je suis fort assurée qu'elle connoitra que nous la trompons.

LE MARQUIS.

J'en doute , à moins qu'elle ne me reconnoisse pour m'avoir vu tantôt en Laquais.

LA COMTESSE.

Elle n'a presque pas détourné les yeux sur vous ; & puis ; cet ajustement & cette Perruque vous donnent un autre visage que vous n'aviez.



## SCENE IV.

MATURINE , LA COMTESSE , LE MARQUIS ,  
Me. JOBIN.

MATURINE , *à la Devineresse en entrant.*

**V**oilà un honnête Gentilhomme qui vous attend il y a long-tems.

LE MARQUIS , *à la Comtesse.*

Gardez-vous bien de vous laisser voir.

Mme. JOBIN.

Je suis fâchée de n'avoir pu descendre plutôt.

LE MARQUIS.

Tant de Gens vous viennent chercher de tous côtés ; qu'en quelque tems que ce soit on est trop heureux de vous parler.

Me. JOBIN.

Je voudrois pouvoir satisfaire tout le monde , mais on croit bien plus habile que je ne suis.

LE MARQUIS.

Nous venons à vous , Madame & moi avec une entière confiance , car on nous a tant dit de merveilles...

Me. JOBIN.

Laissons cela. De quoi s'agit-il ?

LE MARQUIS.

Je suis de bonne Maison , pas tout-à-fait riche. La Personne que vous voyez est la plus considérable héritière de Languedoc , je l'ai enlevée. Nous nous sommes mariés. Son Pere me veut faire mon procès. Il cherche sa Fille. Elle se cache. On s'emploie pour l'obliger à nous pardonner. On n'en peut venir à bout. Il est question de le fléchir. Vous faites des choses bien plus difficiles. Tirez-nous d'affaires. Il y a deux cents pistoles pour vous.

LA COMTESSE.

La fauto n'es pas tant grando. L'amour frié quando jour de pareillos caufos , & vous noil ferex pas fachado de nous abé rendut l'ou repaux

Me. JOBIN.

Ce que vous voulez n'est pas entièrement impossible.

LE MARQUIS.

Je fais que le moindre de vos secrets suffira pour nous.

Voilà trente louis dans une bourse. Prenez-les d'avance ,  
& nous secourez.

LA COMTESSE.

Yeu vous dounarai de moun coustat. Fâsez mé ben remettre anbé moun Peire.

Me. JOBIN.

Il est en Languedoc ?

LE MARQUIS.

Il fait ses poursuites au Parlement de Toulouse.

Me. JOBIN.

Nous les gagnerons. Il faudra peut-être un peu de tems pour cela.

LA COMTESSE.

N'importe.

Me. JOBIN.

Je vais vous dire ce que vous ferez. Ecrivez-lui.

LA COMTESSE.

El deschiro mas letros sans vou'é legi.

Mme. JOBIN.

Quand j'aurai fait quelque cérémonie sur le papier , écrivez. Pourvu qu'il touche la lettre , vous verrez la suite.

LA COMTESSE.

Yeu farai ben quel la touquara.

Mme. JOBIN.

C'est assez.

LE MARQUIS , à la Comtesse.

Que j'ai de joie ! Nous voilà hors d'embarras. Madame dira quelques paroles sur le Papier , & avec le tems le papier touché fera son effet.

LA COMTESSE.

Dounai mé promptemen d'aquel Papié.

Me. JOBIN.

Je vous en apporte dans un moment.

LE MARQUIS , à la Dévineress.

Deux mots , je vous prie , avant que vous nous quittiez. Nous nous sommes mariés par amour. On veut que ces sortes de mariages ne soient pas heureux. Que pouvons-nous attendre du nôtre ?

M. JOBIN , regardant fixement le Marquis.

Assez de bonheur , au moins cela me paroît ; car je m'arrête plus aux traits du visage qu'aux lignes des mains. Je vous en parlerois plus assurément , si Madame vouloit se montrer.

LA COMTESSE.

Dispensax mé , yeu vous pregué ; yeu ai milo rasous que mé deffendon de mé laissa veiné.

LE MARQUIS.

En faisant le Chaime pour le Papier , n'en pourrez-vous pas faire quelqu'un qui vous découvre ce que je voudrois savoir ?

# LA DEVINERESSE.

Mme. JOBIN.

Vous serez content , laissez-moi faire.



## SCENE V.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

**M**E tiendrez-vous parole , Madame ! La Devineresse  
LA COMTESSE.

Nous verrons ce qu'elle dira à son retour.

LE MARQUIS.

Elle nous dira qu'il n'y a point de bonheur qui ne nous attende , & vous apportera du papier charmé Du papier charmé ! Y a-t-il rien de plus ridicule ?

LA COMTESSE.

Je crois qu'il auroit l'effet que nous lui avons demandé , si ce que vous lui avez dit étoit vé ritable. Mais ne nous réjouissons point avant le temps. Quand elle aura consulté l'Esprit familier qu'elle a , je jurerois bien que la tromperie lui sera connue.

LE MARQUIS.

La Jobin a un Esprit familier !

LA COMTESSE.

Elle en a un , & elle ne peut avoir appris que par lui cent choses secretes qu'elles m'a dites.

LE MARQUIS.

Et si elle vous apporte du papier charmé , sans que son Esprit familier l'ait avertie de la pièce que nous lui faisons ?

LA COMTESSE.

Je vous promets alors de me démasquer , de lui faire confusion de son ignorance , & de vous épouser sans aucun scrupule.

LE MARQUIS.

Me voilà le plus content de tous les hommes. Mme. Jobin est aussi peu forcierre que moi , & son Esprit familier n'est autre chose que la foiblesse de ceux qui l'écoutent. Vous l'allez voir. Il me semble que je l'entens.



## SCENE VI.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, Mme. JOBIN.

**T**U É bien , le papier !  
LE MARQUIS.

Mme. JOBIN.

Qu'en feriez-vous ? Madame n'a point de pere. Vous ne l'avez ni enlevée ni épousée , & ce qui est davantage , vous ne l'épouserez jamais.

LA

LA COMTESSE.

Yeu vous ai ben dit, Monsieur, qua quo ero la plus habillo femmo que ya questò al mundo.

LE MARQUIS.

J'avoue que je n'ai point enlevé Madame, mais je ne l'épouserai jamais.

Mme. JOBIN.

Non assurément.

LE MARQUIS.

Et la raison ?

Mme. JOBIN.

Je ne me suis pas mise en peine de la demander, mais il est aisé de vous la faire sçavoir. Voulez vous que je fasse paroître l'Esprit qui me pule ? Vous l'entendrez.

LE MARQUIS.

Je vous en prie.

LA COMTESSE.

Pareillé l'Esprit.

Mme. JOBIN.

Afin que vous en souffriez la vûe plus aisément, vous ne verrez qu'une Fête qu'il imitera ; mais ne témoignez pas de peur, car il hait à voir trembler, & je n'en serois pas la maîtresse.

LA COMTESSE.

Noun pas témougnà de peau !

LE MARQUIS *à la Comtesse,*

Pourquoi en avoit ? Je serai auprès de vous.

Me. JOBIN.

C'est faire le brave à contre-temps, vous pourriez bien avoir peur vous même, & je ne sçai si vous vous tireriez bien d'avec l'Esprit.

LA COMTESSE.

Anen, anen, Mousson, yeu nai qué faire ni d'esprit ni de testo, per estré assègur do, car saven tout aissei.

LE MARQUIS.

Je remets Madame chez elle, & vous viens retrouver Incontinent. Préparez votre plus noire Magie, vous verrez si je suis homme à m'épouvanter.

Me. JOBIN *seule.*

Il y va de mon honneur de bien contenir mon rôle. Voici un homme piqué au jeu. Il ne me laissera point de repos si je ne le persuade lui même que je suis Sorciere. Ils sont partis, Mlle. du Buillon, vous pouvez entrer.



## SCENE VII.

Mlle. DUBUISSON, Mme. JOBIN.

Mlle. DU BUISSON.

**D**ites le vrai, Me. Jobin, je suis accourue bien à propos.

Mme. JOBIN.

J'avoue que si vous fussiez venue un moment plus tard ; j'eusse donné jusqu'au bout dans l'enlèvement. Comment deviner qu'ils me faisoient pièce ? Je n'avois pas assez examiné le Marquis dans son habit de Laquais pour le reconnoître en Cavalier. Vous m'aviez dit que vous accompagneriez la Comtesse quand elle viendrait masquée. Je ne voyois personne avec elle, elle parloit Languedocien. C'étoient des choses pour ma prétendue magie.

Mlle. DU BUISSON.

Il faut que ce fâcheux de Marquis l'ait persécutée pour venir pendant que j'étois dehors. J'ai sçu en rentrant qu'elle avoit changé d'habit, & qu'elle étoit sortie avec lui dans son carrosse sans aucune suite. Cela m'a donné du soupçon : je n'ai point douté que ce ne fut pour venir masquée chez vous. Jugez si j'ai perdu tems.

Mme. JOBIN.

Il n'en est que mieux que la chose ait ainsi tourné

Mlle. DU BUISSON.

Je tiens le mariage rompu. Ma maîtresse n'en veut déjà plus recevoir de visites.

Me. JOBIN.

Ce qu'il y a de plaissant, c'est qu'une Dame me paye pour empêcher le mariage du Marquis, & que le Marquis emploie bonnement cette même Dame pour me venir éprouver.

Mlle. DU BUISSON.

Il est tombé en bonne main. Je crois voir quelqu'un. Adieu, je m'échape. Vous aurez toujours de mes nouvelles dans le besoin.



## SCENE VIII

Mme. JOBIN, DU CLOS.

DU CLOS.

**J**E vous ai trouvé une admirable pratique. J'en ris encore, aussi bien que de la Scene de l'enflure, où comme vous sçavez je n'ai pas mal joué mon rôle.

Mme. JOBIN.

Et cette pratique l'amenez-vous ?

DU CLOS.

Non, ce ne sera que demain. C'est la plus crédule de toutes les femmes, & vous n'aurez pas de peine à la duper. Elle a un amant en tout bien & en tout honneur, comme beaucoup d'autres ; mais elle ne laisse pas de lui donner pension. Cela accommode le Cavalier, qui a cependant une petite amourette ailleurs. La Dame s'est aperçue de quelques visites, le chagrin l'a prise, & c'est là-dessus que je lui ai persuadé de vous venir voir. Comme

Mme. J O B I N.

D U C L O S.

Mme. JOBIN.



MATURINE, Mme. JOBIN, Mme. DESROCHES.

Mme. DESROCHES.

Mme. J O B I N.

STANDARD FORM NO. 64 (Rev. 5-22-64)

Mme. J O B I N , L E M A R Q U I S ,

LE MARQUIS.

Mme. J O B I N.

LE MARQUIS.

G 2

couru le monde, & je ſçai peut-être quelques Secrets que vous ſeriez bien aïſé d'apprendre. Il eſt vrai que tout ce que je vous ai dit de la Dame Languedocienne, n'étoit qu'un jeu. Elle eſt femme d'un Gentil-homme qui eſt venu ici pourſuivre un Procès, & vous avez parlé en habile Devinereſſe, quand vous avez dit que je ne l'avois ni enlevée ni épouſée. Entre nous, par où avez-vous pû le ſçavoir?

Me. JOBIN.

Par la même voye qui me fera découvrir, quand je le voudrai, ſi ce que vous me dites préſentement eſt vrai ou faux.

LE MARQUIS.

Vous voulez encore me parler de vos Eſprits? Eſt-ce avec moi qu'il faut tenir ce langage? J'ai cherché inutilement en mille lieux ce qu'on dit que vous faites voir à bien des gens, & il y a long-tems que je ſuis revenu de tous ces contes. Je vous parle à cœur ouvert, faites en de même. Avouez-moi les choſes comme elles ſont. Je ne ſuis pas homme à vous empêcher de gager avec les Sots. Chacun doit faire ſes affaires en ce monde; & depuis le plus grand juſqu'au plus petit, tous les perſonnages qu'on y joue ne ſont que pour avoir de l'argent.

Me. JOBIN.

Comment de l'argent? Pour qui donc me prenez vous? Il n'y a point d'illuſion dans ce que je fais. Je tiens ma parole à tout le monde, & je la voudrois tenir au diable, ſi je lui avois promis quelque choſe.

LE MARQUIS.

Je le crois. Il faut bien tenir parole aux honnêtes gens. Mais encore un coup, Mme. Jobin, avouez-moi que votre plus grande ſcience eſt de ſçavoir bien tromper. Je vous en eſtimerai encore davantage. Je louerai votre eſprit, & ſi vous me voulez apprendre vos tours d'adreſſe, je vous les payerai mieux que me ſont les foibles à qui vous faites peur par-là.

Me. JOBIN.

C'eſt trop m'insulter, gardez de vous en trouver mal. Je n'ai aucun deſſein de vous nuire; mais on pourroit prendre ici mon parti, & quoique vous ne voyez perſonne, on vous entend.

LE MARQUIS.

Vous parlez à un homme aſſez intrépide. Je me moque de tous vos Diables. Faites les paroître, je les mettrai peut-être bien à la raiſon.

(*La Devinereſſe paroît en furie, marche avec précipitation, regarde en haut & en bas, marmote quelques paroles, après quoi on entend le tonnerre, & on voit de grands éclairs dans la cheminée.*)

Quelle bagatelle! je ferai tonner auſſi quand il me plaira. Mais il me ſemble que j'ai vû tomber quelque choſe. Encore! Un bras & une cuiſſe!



Mme. JOBIN.

Il faut voir le reste.

LE MARQUIS.

Je le verrai sans trembler.

*(Les autres parties du Corps tombent par la cheminée.)*

Mme. JOBIN.

Peut-être. De plus hardis que vous ont eu peur. D'où vient ce silence ? Vous êtes tout interdit.

LE MARQUIS.

Je ne m'étois pas attendu à cette horreur. Un Corps par morceaux ! Assassine-t-on ici les gens ?

Me. JOBIN.

Si vous m'en croyez, Monsieur, vous sortirez.

LE MARQUIS.

Moi, sortir ?

Me. JOBIN.

Ne le cachez point. Vous voilà ému.

LE MARQUIS.

J'ai un peu d'émotion, je vous le confesse ; mais elle ne m'est causée que par le malheur de ce misérable.

Mme. JOBIN.

Puisque son malheur vous touche tant, je veux lui rendre la vie.

*(Elle fait signe de la main. Le tonnerre & les éclairs redoublent, & pendant ce tems les parties du Corps s'approchent, se rejoignent, le Corps se leve, marche & vient jusqu'au milieu du Théâtre.)*Vous reculez. Vous baissez les yeux. Vous vous faites une honte de me dire que vous avez peur. Je veux oublier que vous m'avez insulté, & faire finir la frayeur où je vous vois. *(Elle parle au corps dont les parties se sont jointes.)*

Retournez au lieu d'où vous venez, &amp; remettez-vous dans le même état où vous étiez avant le commandement que je vous ai fait de paroître.

*(Le Corps s'abîme dans le milieu du Théâtre.)*

LE MARQUIS.

Où donc est tout ce que j'ai vû ? Il me semble qu'un homme a fait quelques pas vers moi, je serois bien aise de lui parler. Qu'est-il devenu ?

Me. JOBIN.

La voix vous tremble ? Vous m'aviez bien dit que vous étiez intrépide.

LE MARQUIS.

J'ai vû des choses assez extraordinaires pour en avoir un peu de surprise ; mais pour de la peur, vous me faites tort si vous le croyez.

Mme. JOBIN.

Vous avez pourtant changé de visage plus d'une fois. Que seroit-ce si je vous avois fait voir ce que vous avez tant cherché inutilement ?

Je vous donne cent pistoles, si vous le faites.

Mme. JOBIN.

Vous en mourriez de frayeur.

LE MARQUIS.

Je ne me dédis point de cent pistoles. Si vous pouvez me montrer le diable, je dirai que vous êtes la plus habile femme du monde.

Mme. JOBIN.

Revenez demain, & faites provision de fermeté.

LE MARQUIS.

Quoi, c'est tout de bon ?

Mme. JOBIN.

C'est tout de bon. Nous verrons si vous soutiendrez sa vue. Viendrez-vous ?

LE MARQUIS.

Si je viendrai ? Oui. Mais répondez-moi que ma vie sera en sûreté.

Mme. JOBIN.

Elle y fera, pourvu que la peur ne vous l'ôte pas.

LE MARQUIS.

Ne puis-je amener personne avec moi ?

Mme. JOBIN.

Non, il faudra que vous soyez seul.

LE MARQUIS.

Adieu, Madame, vous aurez demain de mes nouvelles.

Mme. JOBIN seule.

Il y pensera plus d'une fois. S'il vient, il n'est hardi qu'en paroles, & puisqu'il a déjà tremblé du Corps par morceaux, le Diable que je prétends lui montrer le fera trembler bien autrement.

*Fin du troisieme Acte.*



## ACTE IV.



### SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Comment, Chevalier, vous à Paris ?

LE CHEVALIER.

Un billet de la Marquise que je reçus hier sur les deux heures par un Exprès qu'elle m'avoit envoyé, m'a fait revenir si promptement.

LE MARQUIS.

On veut qu'elle soit venue hier consulter Mme. Jobin

sur votre chapitre ; qu'elle vous y ait vû dans un miroir baissant son portrait.

LE CHEVALIER.

Il est vrai que je baïsois toujours son portrait dans ma solitude.

LE MARQUIS.

Qu'elle vous ait écrit dans le même temps pour vous ordonner de revenir ; qu'un Esprit vous ait porté sa lettre , & qu'il ait apporté votre reponse un quart d'heure après.

LE CHEVALIER.

Que m'apprenez-vous ? Il est certain qu'à moins qu'être diable , on ne sçauroit avoir fait plus de diligence que moi.

LE MARQUIS.

Vous croyez donc que c'étoit un diable ?

LE CHEVALIER.

Peut-être me faites-vous un conte pour vous divertir , mais ce qui est très-vrai , c'est que je baïsois le portrait de la Marquise un moment avant que sa lettre me fut rendue.

LE MARQUIS.

Vous le baïsiez. On vous a écrit , & vous avez fait réponse sur l'heure. Je ne sçai plus que vous dire.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas moins surpris que vous.

LE MARQUIS.

Mme. Jobin est de vos amis. Elle vous dira ce qui en est.

LE CHEVALIER.

Je ne sçai si c'est une chose dont je doive chercher à être éclairci. Mon principal intérêt est de sçavoir d'elle si je n'ai point à craindre quelque changement de la Marquise.

LE MARQUIS.

On m'a dit qu'elle ne tarderoit pas à revenir. Je vais vous laisser l'attendre. Comme il faut que je sois seul pour ce que j'ai à lui dire , je prendrai mon heure.

LE CHEVALIER.

Si ce n'est que pour moi que vous sortez , je vous quitterai la place.

LE MARQUIS.

Non , rien ne me presse , & je serai même bien aise de ne lui parler pas si-tôt.

\*\*\*\*\*

## SCENE II.

Mme. JOBIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

AH ! vous voilà , Mme. Jobin. Je vous attendois.

Mme. JOBIN.

Hé bien , notre affaire ?

LE CHEVALIER.

Elle ne peut mieux aller. Hier après vous avoir quittée,

je me fis mener en chaise roulante à deux lieues d'ici. Les vitres étoient levées, j'avois le nez couvert d'un manteau ; & il étoit impossible de me connoître. Le soir approchant, je pris la poste & allai mettre pied à terre à la porte de la Marquise. Heureusement, soit pour m'attendre, soit pour regarder, elle étoit à sa fenêtre. Elle m'aperçut, & je lui entendis faire un cri. Je montai en haut, & la trouvai un peu interdite. Elle ne vouloit presque point souffrir que je l'approchasse, tant elle avoit peur que je ne tiusse de l'Esprit qui m'avoit donné sa lettre. Mais je la rassurai par mille choses que je lui dis. Mille protestations d'amour suivirent, & si elle me tient parole, il ne me reste plus que trois jours à soupirer.

Mme. JOBIN.

Elle vous épouse ?

LE CHEVALIER.

Oui, son portrait baillé a fait des merveilles, & elle ne peut trop payer ma fidélité ?

Mme. JOBIN.

Je suis ravie que mon adresse vous ait fait heureux.

LE CHEVALIER.

Je reconnoîtrai ce que vous avez fait pour moi. Mais je puis dire que vous avez aussi travaillé pour vous, car cela vous met dans une réputation incroyable. La Marquise a dit à quelqu'un ce qui s'étoit passé hier chez vous. Ce bruit a couru, & j'ai déjà vû quatre ou cinq de mes amis qui m'ont demandé s'il étoit vrai que je fusse hier à vingt lieues d'ici.

Mme. JOBIN.

N'allez pas les détromper.

LE CHEVALIER.

Ce seroit me perdre. Je leur jure à tous que j'étois absent, & que je pris la poste sur une lettre que je reçus à deux heures. Mais adieu, je vous viendrai trouver à minuit quand j'aurai long-temps à vous parler, car vous avez toujours tant de pratiques...

Mme. JOBIN.

Vous n'en devez pas être fâché, je la dois à ce que vous avez publié de moi.



### SCENE III.

M. GILET avec un habit de Chevalier, Me. JOBIN.

M. GILET.

AH ! Ma chere Mme. Jobin, me reconnoissez-vous bien ?

Mme. JOBIN.

Je regarde. Comment ? C'est M. Gilet.

M. GILET.

En poil & en plumes. Avec cet habit, voyez, ne peut-on pas devenir Mestre de Camp ?

Mme.

Mme. J O B I N.

Et par de-là même.

M. G I L E T.

Je n'en trouvais point hier à ma fantaisie chez mon Tailleur. J'ai fait faire celui-là exprès. Il a travaillé toute la nuit. Voyez-moi par-tout. Est-ce là un air ?

Mme. J O B I N.

Admirable, d'un de ces hommes de Guerre qui se sont trouvés à cinquante assauts.

M. G I L E T.

Je m'y ferai voir. Franchement l'habit fait bien le Soldat. Celui-ci m'inspire une envie de déguainer... Je me donne au diable, à l'heure qu'il est, je tuerois cent hommes.

Mme. J O B I N.

Il ne faut pas être si brave dès le premier jour.

M. G I L E T.

J'irai loin, où il n'y aura point de Guerre. Trois ou quatre Sots qui avoient un peu de familiarité avec moi, m'ont dit impertinemment qu'il falloit que je fusse fou de m'être fait habiller ainsi. J'ai tiré l'épée, le petit doigt (comme vous me l'avez appris) ferme. Ils m'ont regardé, se sont regardés en seignant de rire, & pas un d'eux n'a osé branler.

Mme. J O B I N.

Je le crois. Ils n'y auroient pas trouvé leur compte.

M. G I L E T.

L'Épée est divine. Quel trésor ! Avec ce petit doigt-là, je défierois tout un Escadron.

Mme. J O B I N.

Vous en viendriez à bout ; mais ne laissez pas de vous modérer jusqu'à ce que vous soyez à l'armée.

M. G I L E T.

J'aurai bien de la peine à me retenir.

~~Il y a encore un autre personnage qui se présente dans cette scène, mais qui ne paraît que pour disparaître aussitôt.~~

## S C E N E IV.

Mme. J O B I N, M. G I L E T, LE CHEVALIER.

L E C H E V A L I E R.

**D**eux mots, je vous prie, pour une chose dont j'aurois oublié de vous avertir. *Il lui parle bas.*

Mme. J O B I N.

J'y prendrai garde.

L E C H E V A L I E R.

En voyez-vous assez bien la conséquence ?

Mme. J O B I N.

Il ne me faut pas tant dire.

L E C H E V A L I E R.

Songez y bien au moins.

Mme. JOBIN.

C'est assez.

LE CHEVALIER.

S'il arrivoit par hasard...

M. GILET *au Chevalier.*

Pourquoi importuner Mme. Jobin, quand elle vous dit que c'est assez ?

LE CHEVALIER.

Je vous trouve bon de le demander.

M. GILET *tirant l'Epée.*

Ah ! Vous faites l'entendu.

Mme. JOBIN.

Eh ! Monsieur Gilet.

M. GILET.

Non, point de quartier, il faut que je l'estropie.

LE CHEVALIER.

Comment, venir sur moi l'Epée à la main ? *Il le pousse.*M. GILET. *Il laisse choir son Epée.*

Vous poussez trop fort. Diable attendez.

LE CHEVALIER *ramassant l'Epée de M. Gilet.*

Il ne faut pas faire l'insolent quand on ne sçait pas mieux se battre que vous.

M. GILET *bas.*

Est-ce que j'ai mis mon petit doigt de travers.

LE CHEVALIER *à Madame Jobin.*

Il est heureux d'être ici, je le traiterois ailleurs comme il le mérite, mais je ne veux pas vous faire de bruit. Voilà son Epée.

Mme. JOBIN.

Vous m'obligez fort d'en user ainsi.

~~Quand on ne sçait pas mieux se battre que vous.~~

## SCENE V.

Mme. JOBIN, M. GILET.

Mme. JOBIN.

V Ous ne sçauriez être sage, M. Gilet.

M. GILET.

J'ai vû l'heure que j'allois être frotté. Je ne sçai comment cela s'est fait, car j'appuyois du petit doigt sous la garde, d'une fermeté...

Mme. JOBIN.

Ne voyiez-vous pas que je vous faisois signe de reculer ? Il n'avoit garde qu'il ne vous bâtit.

M. GILET.

Pourquoi ?

Mme. JOBIN.

C'est que je lui ai donné une Epée enchantée aussi bien qu'à vous. Il y a trois mois qu'il a la sienne, &amp; les premiers qui en ont battent les autres.

M. GILET.

Je sçavois bien que je ne m'étois pas trompé à mon petit doigt. Peste ! Il allongeoit à coup sûr , & si j'eusse fait le sot, j'en avois au travers du corps.

Mme. JOBIN.

Vous voyez bien qu'il ne faut pas vous jouer à tout le monde.

M. GILET.

A présent que me voilà averti, je garderai tout mon courage pour l'armée. Je pars demain, droit en Allemagne.

Mme. JOBIN.

Vous ferez très-bien. Quand les ennemis auroient quelques Épées enchantées, il n'y en a point qui valient les miennes.

M. GILET.

Adieu, Mme. Jobin, jusqu'à ce que vous me voyiez Mestre-de-Camp.

## SCENE VI.

Mme. JOBIN, M. GOSSELIN.

**M**Aturine.

Mme. JOBIN.

Mr. GOSSELIN.

Elle étoit là-bas quand je suis monté.

Mme. JOBIN.

Ah ! C'est vous, mon frere.

Mr. GOSSELIN.

Je viens de parler à mon Procureur. Il dit que dans trois ou quatre jours il sera temps de solliciter.

Mme. JOBIN.

Je vous promets de vous trouver des amis. Vous ne ferez plus scrupule de recevoir du secours d'une sœur Sorciere ?

Mr. GOSSELIN.

Ne sçavez-vous pas que je suis devenu moi-même Sorcier ? J'aidai hier à faire remuer le Corps qui effraya tant votre Marquis.

Mme. JOBIN.

Il faisoit le brave, & eût grande peur, je vois tous les jours de ces braves-là. Ils parlent bien haut quand il ne faut que parler, mais la moindre vision les épouvante.

Mr. GOSSELIN.

Il veut pourtant voir le diable. Croyez-vous qu'il vienne ?

Mme. JOBIN.

Il aura repris du courage depuis hier.

Mr. GOSSELIN.

Après l'avoir vû trembler comme il a fait, je le divertirois bien s'il avoit affaire à moi.

Mme. JOBIN.

Hé bien, faites le Diable pour lui, je m'en fierai plus volontiers à vous qu'à personne.

M. GOSSELIN.

Comment, le Diable ?

Mme. JOBIN.

Vous avez la taille merveilleuse pour cela. Un Diable Ragot ne fait pas la moitié de l'impression que vous ferez. Demeurez toujours ici. Vous gagnerez plus avec moi qu'à être Procureur-Fiscal.

M. GOSSELIN.

Quitter ma charge de Procureur-Fiscal pour faire le Diable ?

Mme. JOBIN.

Allez, ce n'est peut être pas trop changer d'état.

M. GOSSELIN.

Vous m'instruirez quand vous serez seul. Je ne serai point fâché de me réjouir de votre Marquis.

~~Il se retire. On entend le bruit de sa porte qui se ferme.~~

## SCENE VII.

Mme. JOBIN, LA GIRAUDIERE.

M

Mme. JOBIN.

Un Onsieur de la Giraudiere, me venir voir encore aujourd'hui ?

LA GIRAUDIERE.

Mme. Jobin, je suis converti. Mes pistolets retrouvés m'ont fait croire tout ce que je ne croyois point de vous, Si l'on ne me sçauroit faire plus de plaisir que de m'en dire du bien.

Mme. JOBIN.

Voilà un grand changement.

LA GIRAUDIERE.

Comment Diable ! J'apprends tous les jours des choses qui me font voir que vous êtes la plus habile de toutes les femmes. Vous vîtes hier une Languedocienne ?

Mme. JOBIN.

Oui, qui croyoit me duper par une histoire d'enlèvement.

LA GIRAUDIERE.

Rien n'est plus surnaturel que d'avoir découvert la tromperie. Avez-vous sçu qui c'étoit ?

Mme. JOBIN.

L'esprit que j'allai consulter sur sa fausse histoire, me l'auroit appris si j'eusse voulu ; mais que m'importoit de le sçavoir ?

LA GIRAUDIERE.

C'étoit la Comtesse d'Astragon.

Mme. JOBIN.

Quoi ! Je lui dis les choses comme son amie, & elle se défie de moi ?



LA GIRAUDIERE.

Elle est bien éloignée de s'en défier , mais un peu de complaisance pour son Amant...

Mme. JOBIN.

Qu'elle Pépouse , je ne lui en parlerai jamais. Je sçai pourtant bien ce qui en arrivera.

LA GIRAUDIERE.

Elle est résolue à n'en rien faire ; & pour vous le témoigner , je dois tantôt l'aller prendre pour l'accompagner ici.

Mme. JOBIN.

Qu'à r-elle à y faire ?

LA GIRAUDIERE.

Elle veut vous demander un Secret pour oublier le Marquis.

Mme. JOBIN.

Si elle vient pour cela , je n'ai rien à dire. Il faut la servir.

LA GIRAUDIERE.

Il m'a raillé sur mes pistolets , j'auroi une joye qu'on le puisse chagriner... Mais ma chere Mme. Jobin à présent que me voilà convaincu de ce que vous sçavez , j'ai aussi quelque chose à vous demander pour moi.

Mme. JOBIN.

Qu'y a-t-il ?

LA GIRAUDIERE.

Je suis un bon gros garçon qui aime la joye. Rien n'y est si contraire que l'attachement , & ce que je voudrois , c'est que vous me donniez un Secret pour être aimé de toutes les femmes que je trouverois aimables. Naturellement , je suis le plus inconstant de tous les hommes. Ne m'en blâmez point , c'est le moyen de n'avoir jamais à soupirer. A le bien prendre , y a-t-il une vie plus misérable que celle d'un amant constant ? Pour bien connoître l'amour , il faut aimer tout , les belles & les agréables , les grandes & les petites , les grasses & les maigres , les brunes & les blondes , les enjouées & les tristes ; elles ont toutes quelque chose de différent dans leurs manieres d'aimer , & c'est cette différence qui empêche qu'on ne s'ennuye en aimant.

Mme. JOBIN.

Vous êtes d'assez bon goût.

LA GIRAUDIERE.

J'ai la pratique , & connois les femmes. Il en est qui n'aiment point par fierté , ne voulant pas qu'aucun homme au monde puisse dire qu'il ait de l'avantage sur elles. Il y en a d'insensibles par nature. Il y en a que rien ne peut faire changer , quant elles ont une fois donné leur cœur. D'autres ont des aversions naturelles pour l'amant ou pour l'amour ; & comme la gloire de se faire aimer de toutes ces sortes de femmes est d'autant plus grande que la chose pa-

roit impossible, c'est pour cela que je vous demande un Secret.

Mme. J O B I N.

Je ne veux pas vous dire que je n'en ai point ; mais comme je ne puis lui donner une entière force sans conjurer les Esprits les plus difficiles à gagner, cela ne se fait pas tout en un jour, & vous ne vous appercevrez peut-être de plus de six mois, que j'aye obtenu pour vous ce que vous m'engagez à demander.

LA GIRAUDIERE.

Mais dans six mois m'assurez-vous que je me ferai aimer de toutes les femmes qui me plairont ?

Mme. J O B I N.

Je vous en assure, & même dès aujourd'hui je pourrois vous faire voir quelques-unes de celles dont vous voudrez être aimé.

LA GIRAUDIERE.

Et je vous en prie.

Mme. J O B I N.

Ce qui m'embrasse, c'est que les esprits qu'il faut que j'emploie sont commis à la garde d'un trésor, où ils voudront peut-être que vous mettiez quelque grande somme.

LA GIRAUDIERE.

Sixante ou quatre-vingts Louis que j'ai dans ma bourse ils accommodent, ils sont à eux.

Mme. J O B I N.

S'ils n'y songent point, à la bonne heure... Je voudrois ne vous faire rien coûter.

LA GIRAUDIERE.

Vous vous moquez j'ai du bien, & on me voit faire une assez belle dépense pour mes plaisirs. Travaillez pour moi, je n'aurai point regret à ma bourse,

Mme. J O B I N.

Vous verrez des choses qui vous surprendront ; mais comme elles ne seront pas tout-à-fait terribles, je crois que vous aurez le cœur assez ferme....

LA GIRAUDIERE.

C'est mon affaire ; si je m'effraye, tant pis pour moi.

Mme. J O B I N.

Demeurez ici. J'entre là-dedans pour faire une première conjuration, où je ne reçois jamais personne. Je reviens dans un moment.

LA GIRAUDIERE *seul.*

Après avoir traité si long-temps de dupes, tous ceux qui voyoient Mme. Jobin, me rendrois-je bien moi-même la dupe ? L'argent demandé pour les diables du trésor, me fait craindre quelque tour d'adresse. Il faut voir, ne fut-ce que par curiosité. Mes pistolets, & la fausse Languedocienne découverte, sont des choses qui doivent me persuader. J'ai de bons yeux quitte à ne me vanter de rien, si elle me trompe.

Mme. J O B I N.

J'ai fait l'invocation la plus nécessaire, & l'obscurité va regner ici. (*Une nuit paroît.*)

L A G I R A U D I E R E.

Qu'est-ce ceci ?

Mme. J O B I N.

Vous avez peur ?

L A G I R A U D I E R E.

Point de tout. Mais je ne serois pas fâché de voir clair.

Mme. J O B I N.

Voici la Lune. Comme elle nous prête sa clarté pour tous nos mystères, il faut qu'elle la continue ici, pendant que je vais conjurer l'enfer de faire paroître le bouc.

L A G I R A U D I E R E voyant paroître une Figure de Bouc.

Je sçai qu'il est en vénération parmi vous.

Mme. J O B I N.

C'est assez qu'il ait paru. Vous allez voir cinq ou six du nombre des belles qui vous aimeront.

*Elle prononce un mot inconnu, & il passe une figure de caprice.*

Ce n'est pas là ce que je demande.

*Un démon paroît avec une bourse ouverte.*

Vous voyez pourquoi ils se font prier. Je voulois vous épargner votre argent, mais...

L A G I R A U D I E R E.

Cette bourse ouverte est un langage significatif. Vous sçavez que je leur avois destiné la mienne. La voilà.

Mme. J O B I N.

Donnez, ils ne la prendront pas de votre main.

*Une autre figure paroît ici ayant une épée à ses pieds.*

Par l'Épée que celui-ci vous montre sous ses pieds, il vous avertit d'ôter la votre. J'avois oublié de vous dire qu'on ne paroît jamais devant eux l'Épée au côté.

L A G I R A U D I E R E.

Oter mon Épée ? Ce genre de respect est assez nouveau.

Mme. J O B I N.

Donnez-là moi, je vous en rendrai bon compte.

L A G I R A U D I E R E.

Volontiers : aussi bien elle me seroit assez inutile contre des Esprits. Sont-ils contents ?

Mme. J O B I N.

Oui, & vous allez voir quelques maîtresses que vous aurez. Les Figures qui les suivront vous en feront si clairement connoître l'humeur, que je n'aurai rien à vous en dire. Regardez.

*plusieurs figures de femmes paroissent ici l'une après l'autre.*

L A G I R A U D I E R E.

Voilà une belle femme & qui ne manque pas d'empoint. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, la table qui vient après elle est bien garnie. Cela marque que la bonne chère ne

lui déplaît pas. Tant mieux, nous ferons de bons repas ensemble. Cette autre assez belle, quoiqu'un peu maigre, ne se trouveroit pas mal de ce que la première a de trop. Elle doit être d'un tempérament colere. Ce lyon le marque.

Mme. JOBIN.

Je vous avois bien dit que vous pourriez vous instruire par vous-même.

LA GIRAUDIERE.

Que je suis charmé de cette brune ! Je pense que je serai un peu moins inconstant pour elle que pour les autres. L'amour qui la suit fait voir qu'elle sçaura bien aimer. C'est l'ordinaire des brunes, elles aiment presque toujours fortement. En voici une que je crois délicieuse. Elle est toute jeune. Les fleurs lui plaisent. Il faudra lui envoyer des bouquets. Que d'instrumens ! Je vois bien que la Musique est son charme. Tant mieux, j'aime l'Opéra ; nous irons souvent ensemble.

Mme. JOBIN.

Et cette blonde ? Qu'en dites-vous ?

LA GIRAUDIERE.

Elle est d'une beauté surprenante. Que j'aurai de joie de m'en voir aimé ! Mais ce ne sera pas pour long-temps ; ce moulin à vent me la peint légère.

Mme. JOBIN.

Ce caractère vous fait-il peur ?

LA GIRAUDIERE.

Pas tout-à-fait. Rien n'est fâcheux à un inconstant.

Mme. JOBIN.

Mon génie qui paroît, m'avertit qu'il n'y a plus rien à sçavoir pour moi d'aujourd'hui. Voilà votre Épée que je vous rends.

LA GIRAUDIERE.

J'ai vû d'agréables apparitions, car je ne crois pas que vous prétendiez me faire passer cela pour autre chose.

Mme. JOBIN.

Etes-vous content ?

LA GIRAUDIERE.

Je suis tout plein de ce qui a passé devant moi. Adieu je vais dire encore merveilles de vous à notre Comtesse. Je vous l'amène tantôt.

Mme. JOBIN seule.

La Dame jalouse n'a qu'à me compter ses trois cens Louis. Tout me favorise dans ce que j'ai entrepris pour elle. Le Marquis épouvanté, la Comtesse résolue à l'oublier, & la Giraudiere entêté de mon sçavoir ! Qui en auroit tant espéré tout à la fois ? Je suis fort trompé si le Marquis a l'assurance de revenir. Mais n'importe. Ne laissons pas de tenir le diable tout prêt.

*Fin du quatrieme Acte.*

ACTE



## ACTE V.



## SCENE PREMIERE.

Me. JOBIN, DU CLOS.

**P**Mme. JOBIN.  
 Puisque la Dame n'attend que vous pour venir ici, vous n'avez qu'à lui aller dire que je suis seule. Si quelqu'un me vient trouver pendant ce tems-là, vous le ferez attendre un moment dans cette autre chambre. Rien ne manquera. Maturine est avertie de ce qu'il faut faire, & tout ira comme il faut.

DU CLOS.

Vous serez payée largement. C'est une femme qui s'effraye de rien, & qui croira ce que nous voudrons dès la moindre chose qui l'étonnera.

Mme. JOBIN.

Allez donc vite, & me l'amenez. Le Marquis tout tremblant qu'il a été du Corps par morceaux, pourroit revenir, & s'il revenoit, je serois bien aise de vous avoir.

DU CLOS.

N'avez-vous pas un diable tout prêt ?

Mme. JOBIN.

D'accord, mais il n'en sera que mieux que vous ayez l'œil à tout. Ce que je trouve plaissant, c'est que notre Procureur-Fiscal qui crioit si haut d'avoir une sœur Sorciere, prend goût à notre Magie, & semble ne demander pas mieux que de devenir lui-même Sorcier.

DU CLOS.

Mais ne hazardez vous rien à vouloir pousser le Marquis à bout ? Il a intérêt à détromper la Comtesse, & cet intérêt le peut rendre plus hardi qu'un autre.

Mme. JOBIN.

Je l'ai éprouvé. Il s'agit de cent pistoles qu'il doit me donner, & cent pistoles ne se gagnent pas tous les jours. La peur le prit hier, & le prendra encore aujourd'hui ; mais quand il s'aviserait de faire le brave, nous ne risquons rien. Notre diable est un des plus grands qu'on eût pu choisir, & si le Marquis veut mettre l'Épée à la main, il se jettera sur lui, & n'aura pas de peine à le déarmer.

DU CLOS.

Faites lui ôter l'Épée avant que le diable se montre à lui.

Mme. JOBIN.

C'est une précaution que j'ai eue pour les Esprits qui ont ébloui la Giraudiere ; mais si je l'avois avec le Marquis, je craindrois de lui donner du soupçon & de l'en-

hardir. Mais mettons la chose au pis. Quand notre diable seroit découvert, qu'arriveroit-il ? Le Marquis auroit beau le publier, je nierois tout ce qu'il diroit contre moi, & je suis fort assurée que la Comtesse me croiroit plutôt que lui.

## DU CLOS.

Cela est certain, ou bien il faudroit qu'elle eut vû elle-même la tromperie. Mais je vois entrer une assez plaisante figure d'homme. Parlez-lui tandis que je vous amène la Dame.

## SCENE II.

M. DE TROUFIgnAC, Mme. JOBIN.

Mme. JOBIN.  
**Q**ue demandez-vous, Monsieur ?

M. DE TROUFIgnAC.

Madame Jobin.

Mme. JOBIN.

C'est moi qui suis Mme. Jobin.

M. DE TROUFIgnAC.

Je viens à vous bien déconforté.

Mme. JOBIN.

Je remédie à bien des malheurs.

M. DE TROUFIgnAC.

On me l'a dit. Voyez-vous, je suis Noble de bien des races dans le Périgord ; mais c'est que je me suis marié depuis un an. J'avois pris pour rien la fille d'un vieux Procureur du Bourg qui est bien gentille, afin qu'elle fit tout comme je l'entendrois, & quand ça été fait, elle m'a dit qu'elle ne m'avoit pris que pour faire bonne chère, & se divertir. Elle va à la Chasse, & tire un Fusil des plus hardiment.

Mme. JOBIN.

Il n'y a pas de mal à cela.

M. DE TROUFIgnAC.

Non, mais elle a été à la Chasse de quelques pistoles que j'avois eu bien de la peine à amasser ; & elle m'en a emporté un bon sac tout plein. J'ai fait aller après elle. On l'avoit vûe sur le chemin de Paris habillée en homme. J'y suis venu, & je la vis dans les rues il y a deux jours avec un juste-au-corps & des Plumes. Je mis vite ma casaque sur mon nez, afin qu'elle ne me vît pas. Je la voulois suivre, mais il vint tant de carrosses à la traverse, que je ne la vis plus.

Mme. JOBIN.

Vous l'eussiez arrêtée sans les carrosses ?

M. DE TROUFIgnAC.

Je n'eussés en garde. Elle eut mis l'épée à la main tout comme un homme.

Mme. JOBIN.

C'est-à-dire , que vous craignez d'en être battu ?

M. DE TROUFIgnac.

Non pas , mais je voudrois bien que les choses se fissent avec douceur. Or ne pourriez-vous pas bien la faire venir chez vous par quelque charme , & lui en donner un autre après cela , afin qu'elle pût m'aimer ?

Mme. JOBIN.

Pour la faire venir chez moi , quand elle seroit même dans le fond du Périgord , je le ferai très-facilement. Mais il faut bien de la cérémonie à changer le cœur des femmes , & j'ai besoin du tems pour cela.

M. DE TROUFIgnac.

J'aurai patience.

Mme. JOBIN.

Puisque cela est , donnez-moi sept piéces d'or pour les offrir à l'Esprit qui m'amenera votre femme.

M. DE TROUFIgnac.

Sept piéces ! Ne seroit-ce point assez de quatre ?

Mme. JOBIN.

Est-ce que vous ne sçavez pas que le nombre de sept est mystérieux ?

M. DE TROUFIgnac.

Je n'y pensois pas. Faites donc bien , voilà les sept piéces.

Mme. JOBIN.

Pour montrer que vous consentez au charme , soufflez trois fois là-dessus. Plus fort. Encore plus fort. Revenez dans quatre jours. Je vous dirai en quel état seront vos affaires , & quand j'aurai fait venir votre femme , je lui ferai avaler d'un certain breuvage.

M. DE TROUFIgnac.

Faites-lui en avaler en quantité , j'en ai bon besoin.

Mme. JOBIN.

Je connoîtrai ce qu'il lui en faut. *Seule* C'est autant de pris. Quand il reviendra , j'inventerai quelque conte qui l'obligera peut-être à ouvrir encore sa bourse. Combien de fols me rendent sçavante en dépit de moi !

M. DE TROUFIgnac *revenant*.

Ah ! Madame !

Mme. JOBIN,

Qu'est-ce ?

M. DE TROUFIgnac.

Que vous êtes habile ! Le charme que vous venez de faire a opéré. J'ai aperçu ma femme là-bas , qui parle à votre Servante.

Mme. JOBIN.

J'étois bien certaine qu'elle viendrait ; mais il ne faut pas vous laisser voir , cela détruiroit le charme.

M. DE TROUFIgnac.

Je serois bien fâché qu'elle m'eût vu.

Mme. JOBIN.

Hola. Conduisez Monsieur, & le faites sortir par la porte de derriere. *Seule.* Le hasard fait des merveilles pour moi. S'il continue à me favoriser autant qu'il fait depuis quelque tems, je n'aurai plus d'Espion.



## SCENE III.

Mme. DE TROUFIgnac, Mme. JOBIN.

**D**

Mme. DE TROUFIgnac.

E la maniere qu'on m'a dépeint Mme. Jobin, ce doit être elle que je trouve ici.

Mme. JOBIN.

Vous la voyez elle-même.

Mme. DE TROUFIgnac.

J'ai de grandes choses à vous demander.

Mme. JOBIN.

Que refuse-t-on à un aussi beau Cavalier que vous ?

Mme. DE TROUFIgnac.

Je ne sçai si vous prétendez railler, mais de vous à moi, j'ai quelques bonnes fortunes, & de la nature de celles dont beaucoup de gens se tiendroient heureux.

Mme. JOBIN.

Jene doute pas que vous n'en sçachiez profiter.

Mme. DE TROUFIgnac.

J'en profite; mais ce n'est pas tout-à-fait comme je voudrois. Il y a un petit obstacle, & je viens voir si vous le pourriez lever.

Mme. JOBIN.

Ce que vous me dites est bien général.

Mme. DE TROUFIgnac.

Voici le particulier. Je vois les belles; il n'y a rien en cela de surprenant à mon âge. Entre quatre ou cinq dont je ne suis pas hoi, il y en a une, maîtresse d'elle, & riche dit-on, de cent mille écus.

Mme. JOBIN.

J'entends. Vous auriez besoin d'un charme pour la faire consentir à vous épouser.

Mme. DE TROUFIgnac.

Elle ne demanderoit peut-être pas mieux non plus que moi. Elle est belle, a de l'esprit, & nous paroissions assez fait l'un de l'autre; mais...

Mme. JOBIN.

Hé bien ?

Mme. DE TROUFIgnac.

C'est-là le diable. Si vous devinez ce mais, je croirai que ce que je voudrois qui fut fait pour moi, n'est pas impossible. Voilà ma main.

Mme. JOBIN.

Les connoissances qu'on a par-là sont trop imparfaites.



J'apprendrai plus en faisant votre Figure. Il faut me dire en quel jour vous êtes né.

Mme. DE TROUFIgnac.

Le quinziesme de Novembre.

Me. JOBIN *feignant de tracer des figures sur ses tablettes.*  
La premiere lettre de votre nom ?

Mme. DE TROUFIgnac.

Un C.

Mme. JOBIN.

De votre surnom ?

Mme. DE TROUFIgnac.

Une S.

Mme. JOBIN.

Mon beau Chevalier, de quelque belle que vous soyez amoureux, venez à moi, il y a point de faveur que je ne vous en fuisse obtenir.

Mme DE TROUFIgnac.

Par quel secret ?

Mme. JOBIN.

Les cent mille écus ne sont pour vous, vous êtes femme.

Mme. DE TROUFIgnac.

J'aime assez cela. Parce que je n'ai encore que du poil folet, je suis femme. En est-ce là l'air ? Voyez ce chapeau, cette maniere de tirer l'épée.

Mme. JOBIN.

Vous avez la meilleure grace du monde à tout cela ; mais vous êtes femme.

Mme. DE TROUFIgnac.

Votre Figure n'a pas bien été.

Mme. JOBIN *continuant à tracer quelque Figure sur ses tablettes.*

Je vous en dirai davantage en l'achevant. Vous êtes mariée depuis un an. L'homme que vous avez épousé est fort Campagnard. Vous ne l'aimez point, quoiqu'il vous ait prise pour rien. Il ne sçait ce que vous êtes devenue, & vous lui avez emporté tout ce que vous avez pû d'argent.

Mme. DE TROUFIgnac.

Voilà ce qu'il faut que le diable vous ait revelé ; car sans nulle exception, personne ne sçait rien ici de mes affaires. Je loge chez une bonne Dame qui me fait passer pour son neveu. Je lui ai seulement decouvert que j'étois fille ; mais tout le reste lui est inconnu.

Mme. JOBIN.

Etes-vous content sur votre mais.

Mme. DE TROUFIgnac.

Je tombe des nues, je vous le confesse. Je ne m'étonne plus si tant de gens vous mettent si haut. Ils me vont avoir de leur parti. Que de merveilles je dirai de vous !

Mme. JOBIN.

Je fais des choses qui méritent un peu plus d'étonnement que de vous avoir dit des bagatelles.

Mme. DE TROUFIGNAC.

Je crois que vous pouvez tout , Mme. Jobin , faites-moi homme.

Mme. JOBIN.

Que je vous fasse homme ?

Mme. DE TROUFIGNAC.

Vous en viendrez à bout , si vous le voulez , je vous paierai bien.

Mme. JOBIN.

Les cent mille écus vous touchent le cœur ?

Mme. DE TROUFIGNAC.

Je hai mon mal bâti de mari ; & si j'étais homme , j'en ferois défaire. D'un autre côté il me semble que je ne ferois point mal mes affaires auprès des Bâles. Je ne sçais si cet habit me rend plus hardie à leur en conter ; mais elles m'écoutent avec assez de plaisir , & j'enrage de me voir tous les jours en si beau chemin pour demeurer court. La condition des femmes est trop malheureuse. La cape & l'épée, & faites-moi homme. Aussi-bien je n'ai pas envie d'en quitter l'habit.

Mme. JOBIN.

Je vous écoute pour rire avec vous , car vous êtes trop éclairée pour me parler sérieusement.

Mme. DE TROUFIGNAC.

C'est de mon plus grand sérieux , & je vous jure que de tout mon cœur je voudrois devenir homme.

Mme. JOBIN.

J'en doute pas. Il y en a bien d'autres qui le voudroient comme vous. Que je serois riche avec un pareil Secret!

Mme. DE TROUFIGNAC.

Puisque vous avez découvert ce qui n'est ici à la connaissance de qui que ce soit , rien ne vous sauroit être impossible. Je suis enchantée de votre science.

Mme. JOBIN.

Quand vous voudrez l'employer pour apaiser la colère de votre mari.

Mme. DE TROUFIGNAC.

Il enrage plus d'avoir perdu ses pistoles que sa femme

Mme. JOBIN.

Ecoutez. Vous n'avez point de meilleur parti à prendre que de vous remettre bien avec lui. Ferez-vous toujours la libertine ? Si vous lui voulez donner plus de satisfaction que vous n'avez fait , j'ai une poudre qui le rendra plus amoureux de vous que jamais.

Mme. DE TROUFIGNAC.

Je ne manque point encore d'argent. Quand cela sera , parlerons. Jusques-là je me servirai des privilèges

de cet habit, il me fait mener la vie du monde la plus agréable, & je n'y renoncerais qu'à l'extrémité. Adieu, Mme. Jobin, je ne vous donne rien aujourd'hui, nous nous reverrons plus d'une fois.

Mme. J O B I N.

Adieu mon beau Cavalier. Prenez garde à ne vous point trop risquer avec les Belles. Il y a des pas dangereux pour vous.

Mme. D E T R O U F I G N A C.

On se tire de tout quand on n'est point bête.

Mme. J O B I N *seule*.

Voilà une des plus plaisantes rencontres que j'aye encore eue depuis que je me mêle de deviner. Le mari & la femme dans le même tems !



## S C E N E I V.

DU CLOS Mme. D E C L E R I M O N T, Mme. J O B I N.

**E** N T R E Z, Madame.

Mme. D E C L E R I M O N T.

Non, je ne veux point entrer, & je me repens bien d'être venue jusqu'ici. Ah ! ah !

D U C L O S.

Qu'avez-vous ?

Mme. D E C L E R I M O N T.

J'ai cru voir un démon tout noir derrière moi, & c'étoit l'ombre de ce Gentilhomme qui descend.

D U C L O S.

Remettez-vous. Voilà Mme. Jobin.

Mme. D E C L E R I M O N T.

Ah ! Ah ! Eh, Monsieur priez-là de n'approcher pas si près de moi.

D U C L O S.

Je me mettrai entre vous & elle. Qu'avez-vous à craindre ?

Mme. D E C L E R I M O N T.

Ses regards m'effrayent. Qu'ils sont horribles !

D U C L O S.

C'est une imagination. Elle les a tournés comme une autre. à Mme Jobin. J'ai dit à Madame que j'étois de vos amis, & que je vous prierois d'employer toute votre science pour lui apprendre ce qu'elle veut sçavoir de vous.

Mme. J O B I N.

Quand vous ne l'ameneriez pas, son mérite m'obligeroit à n'épargner rien pour la satisfaire.

Mme. D E C L E R I M O N T.

Voilà qui est bien honnête.

D U C L O S à Mme. Jobin.

De votre mieux pour elle, je vous en conjure. C'est un

femme intrépide, & qui n'aura point de peur, quoique vous lui fassiez voir de surprenant.

Mme. DE CLERIMONT *bas*.

Que dites-vous, Monsieur ?

DU CLOS.

Je dis que vous soutiendrez la vûe des choses les plus effroyables. Ne montrez point de crainte. Vous seriez perdue.

Mme. JOBIN.

Je vois bien. Madame a l'air d'une femme fort assurée.

Mme. DE CLERIMONT.

Il est vrai. Je n'ai jamais peur de rien. *bas à du Clos*. Comme elle devine tout, elle sçaura que je ne dis pas vrai.

DU CLOS.

Elle ne devine que les choses qu'on lui demande.

Mme. JOBIN.

Il faut, Madame, que vous me disiez vous-même ce que vous souhaitez de moi. N'ayez point de honte, je sçai les secrets de bien d'autres.

Mme. DE CLERIMONT.

J'aime. Ah !

Mme. JOBIN.

Voilà bien de quoi. Et qui est-ce qui n'aime pas ? Si vous sçaviez comme moi combien des gens sont attaqués de ce mal, vous seriez bien étonnée.

Mme. DE CLERIMONT.

J'ai cru long-tems qu'on m'aimoit, mais depuis un mois j'ai quelque soupçon qu'on me sacrifie à une rivale. On prend toutes les précautions imaginables pour m'empêcher de le découvrir, & pour me persuader qu'on m'aime toujours.

DU CLOS à Mme. Jobin.

Il vous faut tout dire. C'est que Madame a extrêmement du bien, & comme elle sçait qu'il est de l'honnêteté quaud on aime que celui qui en a le plus en donne à celui qui en a le moins, elle entretient un carrosse à son amant, & lui donne de quoi paroître.

Mme. JOBIN.

Cela est d'une Dame généreuse.

Mme. DE CLERIMONT.

Oui, mais je ne voudrois pas lui donner de quoi plaire à mes dépens, & si je sçavois qu'il me trompât, je lui retrancherois tout net le quartier que je lui dois.

Mme. JOBIN.

Il seroit bien juste.

Mme. DE CLERIMONT.

Mais aussi je serois fâchée de me brouiller avec lui, s'il étoit vrai qu'il n'aimât que moi.

Mme. JOBIN.

L'affaire est fort délicate, & vous faites bien de chercher à vous éclaircir ; car autrement, ou vous serviriez de risée à votre rivale, ou vous perdrez votre amant en vous brouillant avec lui.

Mme.

Mme. DE CLERIMONT.

C'est raisonner juste.

DU CLOS *montrant Mme. Jobin.*

Madame est une femme de bon sens.

Mme. JOBIN.

Je vais tout-à-l'heure vous faire dire la vérité.

Mme. DE CLERIMONT.

Et par qui ? Ah ! je suis perdue, elle va faire entrer quelque démon. Je m'en vais sortir.

DU CLOS.

Gardez-vous en bien. Il vous tordroit le cou à la porte.

Mme. JOBIN.

Qu'avez-vous, Madame ?

Mme. DE CLERIMONT.

Je me trouve mal, & je reviendrai une autrefois.

Mme. JOBIN.

Il faut que je vous délasse. Vous êtes peut-être trop ferrée dans votre corps.

Mme. DE CLERIMONT *faisant signe que Mme. Jobin n'approche pas.*

Eh non. Ah !

DU CLOS à Mme. Jobin.

N'approchez pas de Madame, elle est si délicate qu'on ne la peut toucher sans qu'on la blesse.

Mme. JOBIN.

Je vois ce que c'est, Madame a peur ; mais qu'elle ne craigne rien. Au lieu de mes apparitions ordinaires, je vais seulement faire venir la tête de l'Idole d'Abelanecus qui a tant parlé autrefois, & qui lui dira ce qu'elle a envie de savoir.

Mme. DE CLERIMONT.

La tête d'Abelanecus. Une Tête !

Mme. JOBIN.

Après qu'elle aura parlé, vous n'aurez à douter de rien ;

Mme. DE CLERIMONT.

Elle parlera ?

Mme. JOBIN.

Elle parlera.

Mme. DE CLERIMONT.

Et je l'entendrai ?

Mme. JOBIN.

Et vous l'entendrez.

Mme. DE CLERIMONT.

Non assurément je ne l'entendrai point, car je sors d'ici tout à l'heure. Je n'ai plus ni curiosité ni amour, & je m'en vais vous payer pour m'avoir guérie de tous ces maux-là.

Mme. JOBIN.

Hé ! Madame, quand on est une fois entrée ici, on n'en sort pas comme vous pensez.

Qu'allez-vous faire ? Vous êtes perdue. Des Esprits invisibles sont repandus ici tout au tour , & si vous faites affront à tout leur corps en sortant avant qu'avoir eu réponse d'Abelanecus , ils se montreront peut-être avec leurs ongles crochus , & je ne sçai pas ce qui en fera.

Mme. DE CLERIMONT.

Quoi , il faut que j'entende parler le Diable ?

Mme. JOBIN.

Bien des gens voudroient le voir , qui n'ont encore pu y réussir.

Mme. DE CLERIMONT.

Ils n'ont qu'à venir chez vous.

Mme. JOBIN.

On y vient quelquefois inutilement. Il ne parle pas pour tout le monde , & il faut bien qu'il vous aime.

Mme. DE CLERIMONT.

Comment ; Madame ! Le diable m'aime. Je ne veux point être aimée du diable.

DU CLOS.

Faut-il le dire si haut ? Tout le monde n'a pas son amitié. S'il va se fâcher , où en êtes-vous ?

Mme. JOBIN à du Clos.

Que vous dit Madame ?

DU CLOS.

Qu'elle a beaucoup d'obligation au diable.

Mme. JOBIN.

Croyez , Madame , qu'il vous servira. Je vais moi-même querir la Tête qui doit parler ; car elle ne souffriroit pas qu'un autre que moi l'apportât ici. Je vous avertis qu'il ne faut pas que vous ayez peur. Je ne repondrois pas de votre personne.

*Elle sort.*

Mme. DE CLERIMONT.

Où m'avez-vous amené ! Je suis à demi morte. Quelle peine de trembler sans qu'il soit permis d'avoir peur ! Comment faut-il faire ?

DU CLOS.

Songez au plaisir que vous aurez de sçavoir la vérité , & de ne point passer pour dupe. Quand vous aurez entendu la tête , vous serez certaine de ce qu'il faudra faire.

Mme. DE CLERIMONT.

Oui , mais la question est de l'entendre sans avoir peur , & c'est ce que je ne ferai jamais. Ah , ah , ah !

(*Madame Jobin rentre , & on apporte une table sur laquelle la Tête est posée.*)

DU CLOS.

Eh , Madame , ne vous couvrez point les yeux. Le diable n'est pas si horrible que vous croyez.

Mme. JOBIN.

Approchez , Madame , voici la Tête en état de vous parler.

Mme. DE CLERIMONT.

Qu'elle parle , je l'entendrai d'ici.

Mme. JOBIN.

Si vous pouvez vous résoudre à la caresser elle en parleroit bien plus volontiers.

Mme. DE CLERIMONT.

La caresser ! je ne le ferois pas pour tout l'or du monde.

DU CLOS.

Je m'en vais la caresser pour vous & pour moi. Comme elle est aise ! Regardez , Madame.

( *La Tête se tourne d'elle-même à droit & à gauche.* )

Mme. DE CLERIMONT *tirant à moitié sa main de dessus ses yeux.*

Je n'oserois. Ah ! ah ! Mais pourquoi tant craindre ? C'est peut-être quelque vision.

Mme. JOBIN.

Une vision ? vous croyez donc que je vous trompe ? Il faut que vous en soyez éclairci.

( *Elle marmote ici quelques mots.* )

LA TESTE.

Je t'ordonne de me venir toucher pour voir si c'est vision.

Mme. DE CLERIMONT.

Je suis perdue. Ou me sauver ? Que ferai-je ?

DU CLOS à Mme. de Clerimont.

Madame , pourquoi avez-vous de vision ? Vous vous êtes attirée cela.

Mme. DE CLERIMONT.

Je n'en puis plus.

Mme. JOBIN.

Ne tardez pas tant à l'aller toucher. Elle pourroit s'élan- cer sur vous , & vous en porteriez de terribles marques.

DU CLOS.

Venez , Madame , & de bonne grace.

Mme. DE CLERIMONT.

Il m'est impossible de faire un pas.

DU CLOS.

Un peu de courage , je vous aiderai.

Mme. DE CLERIMONT.

Allons donc , puisqu'il n'y a pas moyen de m'en dispenser. *Elle s'arrête après s'être un peu approchée & dit.* Il n'est pas nécessaire d'approcher plus près. C'est une Tête affecti- ve , & je ne vois que trop bien qu'il n'y a que de vision.

Mme. JOBIN.

Ce n'est pas assez , il faut la toucher.

Mme. DE CLERIMONT.

La toucher ?

DU CLOS.

Souvenez-vous qu'il ne faut pas avoir peur.

Mme. DE CLERIMONT.

Eh , le moyen de n'en pas avoir ?

N'en témoignez rien, du moins. (*La Dame étant proche de la Table, la Tête remue les yeux. La Dame fait un grand cri & recule, du Clos la retient.*)

Mme. DE CLERIMONT.

Ah ! Le mouvement de ses yeux m'a toute effrayée.

DU CLOS.

Allons, faites un effort.

Mme. JOBIN.

Mettez la main dessus, il ne vous en arrivera aucun mal. (*La Dame avance la main, la retire, touche enfin la Tête, & fait deux pas en arriere avec précipitation.*)

Me. JOBIN.

Ne reculez pas plus loin. Vous l'avez touchée. Demandez-lui présentement ce qu'il vous plaira.

Mme. DE CLERIMONT.

Quoi, il faut que je l'interroge moi-même ?

Mme. JOBIN.

C'est votre affaire & non pas la mienne.

Mme. DE CLERIMONT.

Comment faire conversation avec une Tête ?

DU CLOS.

Allons, Madame, parlez vite, afin que nous sortions d'ici.

Mme. DE CLERIMONT.

Faut-il faire un compliment ?

Mme. JOBIN.

Non, il faut la tutoyer.

Mme. DE CLERIMONT.

Dis-moi... Je n'acheverai jamais.

DU CLOS.

Voulez-vous sortir sans avoir rien sçu ?

Mme. DE CLERIMONT.

Un petit moment, que je me rassure. Dis moi, Madame la Tête, si je suis toujours aimée de Monsieur du Mont.

LA TESTE.

Oui

Mme. DE CLERIMONT.

Aime-t-il Madame de la Jubiniere ?

LA TESTE.

Non.

Mme. DE CLERIMONT.

Et ne va-t-il pas chez elle ?

LA TESTE.

Quelquesfois, mais c'est seulement pour obliger un ami.

Mme. DE CLERIMONT *avec précipitation.*

Je n'en veux pas sçavoir davantage. Tenez, Madame, voilà ma bourse. Adieu, je suis toute hors de moi-même. *à du Clos.* Ne me quittez pas, Monsieur, que vous ne m'ayez remise chez moi.



# COMEDIE.

71

Mme. JOBIN *seule.*

Pourvû que la bourse vienne , il importe peu comment :  
Quelle folle avec sa peur ! Otez tout cela.

PICARD.

Madame , ce Monsieur d'hier qui vous avoit dit qu'il  
reviendrait , le voilà qui monte.

Mme. JOBIN.

Otez promptement , & qu'on se tienne prêt là-dedans  
pour faire ce que j'ai dit quand on m'entendra parler. *seule.*  
Voici un coup de partie. Il faut , s'il se peut , en bien sortir.



## SCENE V.

Me. JOBIN , LE MARQUIS , M. GOSSELIN *déguise en  
Diable.*

LE MARQUIS.

J E ne sçai ce que vous avez fait à une Dame qui sort  
d'ici , mais je l'ai trouvée toute éperdue sur votre escalier ,  
& si son conducteur ne la soutenoit , elle auroit peine à  
gagner la porte.

Mme. JOBIN.

Elle a été curieuse , & il a falu la satisfaire.

LE MARQUIS.

J'avoue qu'on a besoin de fermeté avec vous.

Mme. JOBIN.

Il faut que vous en ayez fait provision , puisque vous  
vous hazardez à revenir.

LE MARQUIS.

Vous m'avez si fortement répondu que ma vie ne cour-  
roit aucun danger , que je revienne sur votre parole.

Mme. JOBIN.

Oui , mais il est certain que vous aurez peur. Songez-y  
bien pendant qu'il est temps.

LE MARQUIS.

Il faut que je vous confesse la vérité. Je fus un peu effrayé  
de ce qui parut hier devant moi. Vous le remarquâtes , &  
la honte qui m'est demeurée de ma foiblesse me fait cher-  
cher à la réparer.

Mme. JOBIN.

Vous ne serez peut-être pas plus ferme aujourd'hui que  
vous fûtes hier. La vue du Diable est plus terrible qu'un  
Corps par morceaux.

LE MARQUIS

J'ai promis de vous donner cent Pistoles si vous pouviez  
me le faire voir ; je vous les apporte. Si je tremble ; j'aurai  
au moins l'avantage d'avoir vu ce que mille Gens sont per-  
suadés qu'on ne sçait voir.

Me. JOBIN.

Si vous m'en croyez , gardez votre bourse. Vous voyez  
que je ne suis pas si intéressé.

LE MARQUIS.

Est-ce que vous ne pouvez me tenir parole ?

Mme. JOBIN.

Je ne le puis ? Moi. *Elle fait des Cercles & dit quelques paroles.* Donnez votre argent. On ne fait pas venir le Diable pour rien.

LE MARQUIS.

Cela est fort juste. Prenez.

Me. JOBIN.

Vous allez voir un des plus redoutables Démons de tout l'Enfer. Ne lui marquez pas de peur.

LE MARQUIS.

Je ferai ce qui me sera possible pour n'en point avoir.

Mme. JOBIN.

Regardez ce mur. Est-il naturel, bon, dur, &amp; bien fait ?

LE MARQUIS.

Il a toutes les qualités d'un bon mur, mais pourquoi me le faire regarder ?

Mme. JOBIN.

C'est par-là que le Diable va sortir, sans qu'il y fasse la moindre ouverture.

LE MARQUIS.

J'ai peine à le croire.

Me. JOBIN.

Allons, Madian, par tout le pouvoir que j'ai sur vous ; faites ce que je vous dirai. Montrez-vous.

(*M. Goffelin commence à paroître vêtu en Diable.*)

LE MARQUIS.

Ah ! Que vois-je là ?

Me. JOBIN.

Quoi, vous détournez les yeux ? Si vous voulez, nous finirons-là.

LE MARQUIS.

Non, quand j'en devrois mourir de frayeur, je veux voir ce qu'il deviendra.

Mme. JOBIN.

Je le retenois afin qu'il ne pût avancer vers vous. Ici Madian, je vous l'ordonne. Vous reculez dès le premier pas qu'il fait ? J'ai pitié de vous, je m'en vais lui commander de disparaître.

LE MARQUIS, *arrêtant M. Goffelin & lui présentant le Pistolet.*

Parle ou je te tue. Qui es-tu ?

Mme. JOBIN.

Qu'osez-vous faire ? Vous êtes perdu.

LE MARQUIS.

Je me connois mieux en Diables que vous. Parle, te dis-je, ou bien tu es mort.

Mme. JOBIN.

(*Il sort des éclairs des deux côtés de la Trape.*)

Vous allez périr.

LE MARQUIS.

Votre Enfer ridicule ni tous vos éclairs ne m'étonnent pas. Si tu ne parles, c'est fait de toi.

Mr. GOSSELIN.

Quartier, Monsieur, je suis un bon Diable.

LE MARQUIS.

Ah fourbe de Jobin, je sçavois bien que je viendrois à bout de t'attraper. Il faut dire la vérité, autrement...

Mme. JOBIN.

Laissez-le aller, Monsieur, vous ferez content de moi.

LE MARQUIS.

Non, je ne le laisse point échapper que je ne sois éclairci de tout. Veux-tu parler. Je tuerai le Diable.

M. GOSSELIN.

Eh, Monsieur, je ne suis qu'un pauvre Procureur Fiscal. Que gagnerez-vous à me tuer ?

LE MARQUIS.

Le Diable un Procureur-Fiscal !

Mme. JOBIN.

Ne faites point de vacarme, je vous en prie. On m'a payée pour empêcher votre mariage, voilà pourquoi je cherchois à vous tromper.



## SCENE DERNIERE.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LA GIRAUDIERE

M. GOSSELIN, Mme. JOBIN.

LA COMTESSE.

AH, ah, Mme. Jobin, vous trompiez M. le Marquis. Nous avons tout entendu.

LE MARQUIS.

Puisque cela est, Madame, le Diable peut prendre parti où il lui plaira, je le laisse aller.

M. GOSSELIN.

Si l'on m'y rattrape, qu'on m'étrille en Diable.

LA GIRAUDIERE à demi bas.

Mme. Jobin, dans six mois nous aurons quelque petite affaire à démêler.

LA COMTESSE.

Quelle effronterie ! Mettre le désordre parmi les gens pour attraper de l'argent ?

Mme. JOBIN.

Je rendrai tout, ne me querellez point.

LE MARQUIS à la Devineress.

Il n'est pas tems de vider nos comptes.

LA COMTESSE.

Il faut que la chose éclate, afin que personne n'y soit plus trompé.

Mme. JOBIN.

Ne dites rien, je ne suis pas si coupable que vous pensez.

LE MARQUIS *apercevant Mme. Noblet.*

Entrez, Madame, vous ne pouviez arriver plus à propos! Ne craignez point de vous voir forcée à un second mariage. Il n'en faut pas croire la Devinereffe, c'est la plus grande fourbe qui fut jamais.

Mme. JOBIN.

Voilà bien du bruit pour peu de chose.

LE MARQUIS.

Pour peu de chose, vieille Scelerate, après le désespoir où je suis depuis huit jours?

Me. NOBLET.

Comment? Est-ce que Mme. Jobin...

LE MARQUIS.

Vous êtes de mes amies, réjouissez-vous de mon bonheur. Madame la Comtesse est détrompée.

LA COMTESSE.

Je venois demander un secret pour vous oublier, mais il n'y a plus moyen de le vouloir.

LE MARQUIS.

Quelle joye pour moi! Afin de l'avoir entiere, il faut sçavoir qui a payée la Devinereffe pour me traverser.

Me. NOBLET.

On l'a payée? Vous croyez cela?

LE MARQUIS.

Elle nous l'a confessé.

Mme. JOBIN *en s'en allant.*

Il ne me souvient plus de rien. Voilà tout ce que j'ai à vous dire.

LA GIRAUDIERE.

Elle se tire d'affaires fort résolument.

LE MARQUIS.

Je prendrai mon tems. On sçait comment la faire parler.

Mme. NOBLET.

Je cours après elle. Comme je ne veux jamais la revoir, j'ai quelque reproche à lui faire pour mon compte.

*Elle s'en va.*

LE MARQUIS *à la Comtesse.*

Hé bien, Madame, avois-je tort de décrier Me. Jobin?

LA COMTESSE.

J'ai été sa dupe. Sortons d'ici. Vous aurez toute liberté d'en rire avec moi.

LE MARQUIS.

Allons, Madame. Je me tiens assuré de mon bonheur, puisque j'ai eu l'avantage de vous détromper.

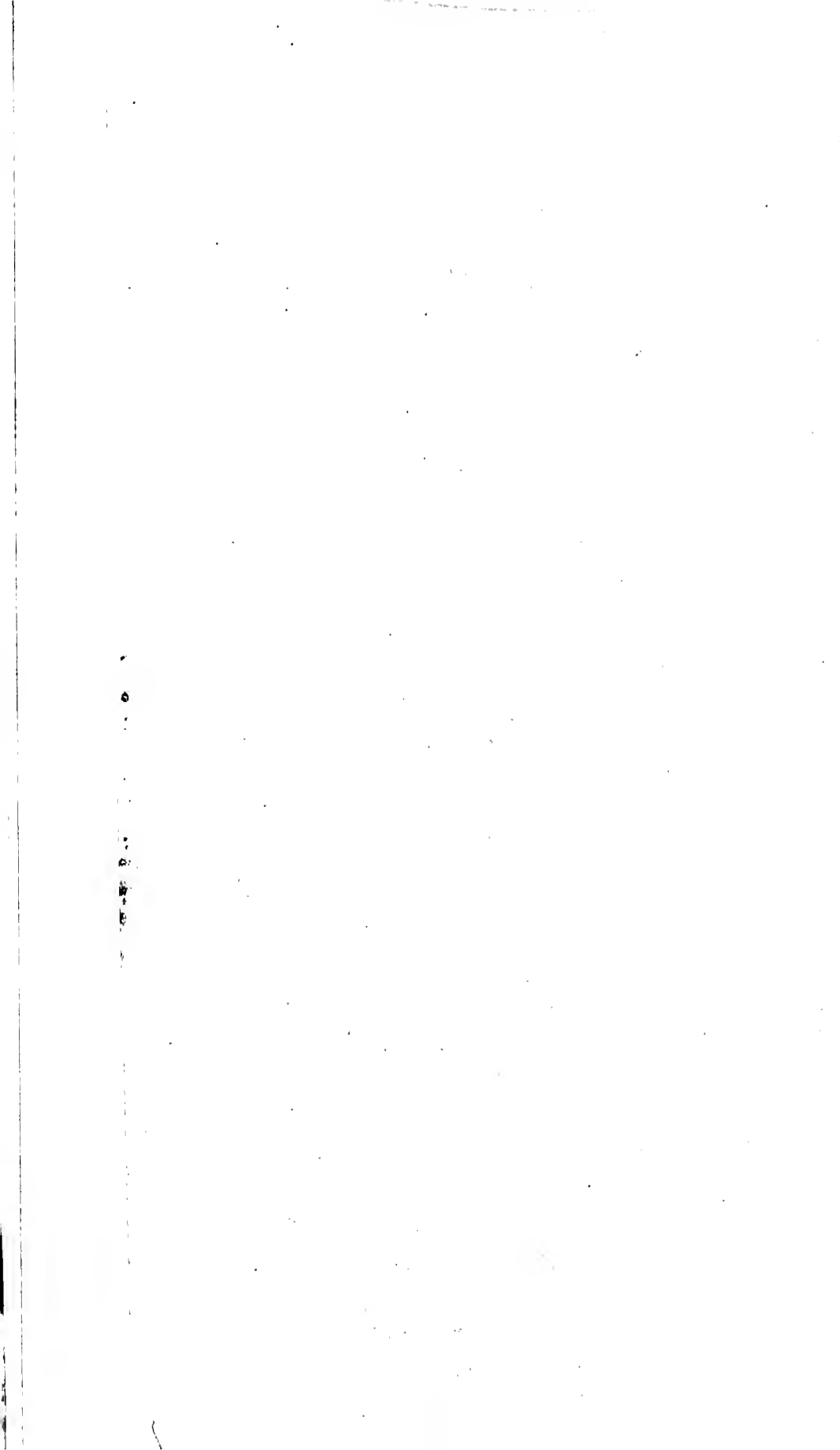
F I N.

---

*Se vend chez Fontanel Libraire, rue du Gouvernement, privilégié pour la vente des Ouvrages Dragmatiques & Lyriques, dans l'intérieur de la Salle des Spectacles à Montpellier.*







re of the furnace



P4  
1794  
D66D4

Donneau de Vizé, Jean  
la devineresse

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

